



Et toi ?

Un récit inspiré du projet intergénérationnel :
« Démocratie, acquise ou en sursis? »

pass plume

Liège

« Démocratie, acquise ou en sursis ? »

Libération du camp d'Auschwitz, fin de la Seconde Guerre mondiale... 70 ans plus tard, il est toujours aussi indispensable d'évoquer ces événements pour ne pas oublier et éviter de retomber dans les mêmes dénis de démocratie. Or, aujourd'hui, les idées haineuses et propos discriminants sont toujours d'actualité.

Face à ce fléau, les services jeunesse et intergénérationnel du Département des Services Sociaux, de Proximité et de la Petite Enfance de la Ville de Liège ont initié un travail de mémoire en organisant des échanges entre dix-sept élèves de 4^e et 5^e secondaire de l'Athénée Léonie de Waha et neuf seniors de novembre 2014 à mai 2015. Une expérience menée en partenariat avec le Carrefour Régional et Communautaire de la Citoyenneté et de la Démocratie et les Territoires de la Mémoire.

Ensemble, jeunes et seniors ont exploré le passé pour mieux le comprendre tout en interrogeant la société actuelle pour déceler et agir sur les mécanismes susceptibles de mettre la démocratie en péril.

Ces échanges ont abouti à des réalisations concrètes telles que l'édition d'un livret pédagogique, la réalisation d'une carte de lieux de mémoire de Liège intégrés dans un parcours symbolique, la parution d'un dépliant reprenant cette carte et les différents sites de mémoire explorés dans le cadre du projet ou encore la création d'une œuvre collective inspirée des échanges intergénérationnels.

Une belle aventure humaine qui démontre une fois de plus l'engagement de nos services dans la défense et le maintien des valeurs démocratiques.

Sommaire

Préambule	7
Poppies, tutti frutti et graffiti	10
Édith Piaf versus Anonymous	14
Rien ne sert de penser, faut réfléchir avant.....	20
La guerre à Liège	23
Passage de mémoire	28
Travail de mémoire	34
Chacun sa vérité.....	41
Lumière sur l'armée de l'ombre	45
Plus haut que les mots	51
Se battre pour la dignité des faibles	60
Écrire pour dire	68
Retour vers le futur.....	75
C'est arrivé près de chez vous	80
Parle, je t'écoute	84
Coups de zooms.....	90
Vivre, pas juste exister	94
Promoteurs et participants.....	97
Charte d'engagement dans le projet et cahier des charges....	98
Grille de lecture des sites	100

ET TOI ?



Ce projet a été impulsé par la Ville de Liège.

Il s'agit d'un projet basé sur un modèle participatif. Les initiatives menées dans le cadre de cette dynamique évolutive sont le fruit des échanges entre les participants.

Par ailleurs, l'éditeur et l'auteur ne peuvent être tenus responsables des propos rapportés dans cet ouvrage.

Ceux-ci engagent uniquement la responsabilité des participants.

Il en va de même pour le choix de la photo de couverture.

Préambule

*La haine est sectaire, elle méprise, elle exclut.
La vigilance est ouverte, elle est l'affaire de tous,
vainqueurs comme vaincus.*

Bernard TIRTIAUX, *Pitié pour le mal*

Une lettre aura suffi pour tout déclencher. Elle parle de dignité, de démocratie, de tolérance et de vigilance. Transmise en septembre 2013 par la Direction générale opérationnelle des pouvoirs locaux, de l'action sociale et de la santé DG05 au service Jeunesse de la Ville de Liège, elle retient l'attention des responsables des conseils communaux des enfants et des jeunes liégeois, et pour cause. Le prestige du prix Arthur Haulot dont il est question n'est en effet plus à démontrer, et c'est un honneur que de le recevoir. Mais les mandats des conseillers enfants et adolescents sont à ce moment-là établis, bouclés, cadencés. Y intégrer une nouvelle action citoyenne serait irréalisable.

Alors naît la vague. Le service Jeunesse s'assure la collaboration du service Intergénérationnel. Informée du projet, l'ASBL Centre de rencontre et d'hébergement pour jeunes accepte de le soutenir. Au sein de l'Athénée Léonie de Waha, du Carrefour régional et communautaire de citoyenneté et de démocratie, une même énergie met des hommes et des femmes en mouvement. C'est que la question posée – « Démocratie, acquise ou en sursis ? » – agite les consciences¹.

Des services de la Ville de Liège sont à leur tour entraînés par la déferlante : le service des Arts et aménagements urbains, celui des Plantations, celui des Travaux, le Centre d'impression et d'approvisionnement, le service de la Communication, Relations internationales et Protocole.

¹ Pour le Centre régional pour l'intégration des personnes étrangères ou d'origine étrangère de Liège (CRIPEL), « la richesse et le dynamisme des actions menées sur le terrain local par les pouvoirs publics et les associations sont des éléments essentiels de la bonne santé d'une démocratie, car ils permettent de maintenir et de renforcer la cohésion sociale et citoyenne ». Voy. www.cripel.be/old/www.cripel.be/guide/LE_GUIDE/cadre_guide.html, dernière consultation le 5 mars 2015.

Le projet *Démocratie, acquise ou en sursis ?* s'est appuyé sur le guide mis en ligne par le Service pour la transformation, l'innovation et le changement social (STICS), qui propose une « démarche méthodologique structurée, propre à faciliter, étape par étape, la construction de projets dans le secteur non-marchand ou d'intérêt général ». Voy. <http://fr.calameo.com/read/003746981aa482b5818b6>, dernière consultation le 5 mars 2015.

Des seniors répondent présents, avec conviction, certains même avec passion. Abordés lors de la manifestation liégeoise Retrouvailles ou lors d'ateliers organisés par les services de la Ville, ils se disent prêts, suivant leur âge, à évoquer leurs souvenirs de guerre et de lutte, ceux de leurs parents ou de leurs grands-parents.

Au sein de l'Athénée Léonie de Waha, parmi les projets proposés tout au long de l'année scolaire, dix-sept étudiants choisissent le débat à propos de la démocratie. Pour bien comprendre la portée de cette démarche, il semble utile d'exposer en quelques mots les principes de la pédagogie active pratiquée dans l'établissement. L'objectif est de rendre l'apprenant acteur de ses apprentissages, afin qu'il construise ses savoirs à travers des situations de recherche. Un grand nombre de projets voient le jour chaque année, sous plusieurs formes et à tous les niveaux : travaux individuels ou travaux de groupe, à l'intérieur d'un cours ou de manière transversale, dans le cadre d'une classe ou d'une option, d'un degré et même de l'établissement tout entier. Diverses thématiques peuvent être explorées : sciences, patrimoine, expression artistique, communication, ou, en l'occurrence, citoyenneté, pour ne citer que ces exemples. Le déroulement et l'aboutissement de ces projets multiples et formateurs sont présentés au public lors de la journée portes ouvertes de l'institution.

C'est ainsi que, finalement, de novembre 2014 à mai 2015, des adolescents et des aînés se parlent ; dans le dialogue et le respect, les uns et les autres transmettent leurs valeurs et cherchent la meilleure manière de les exprimer collectivement. Si, au départ, leur réflexion s'ancre dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale et, plus particulièrement, dans celui de Liège sous l'occupation, elle doit s'en détacher pour voguer bien plus loin, vers l'horizon d'aujourd'hui. Comment, actuellement, garantir la liberté, résister à l'injustice et à toute forme de dictature ?

Dans un esprit de citoyenneté active, une large plage d'autonomie et de créativité est laissée aux participants. Ensemble, ils déterminent le calendrier en fonction de leurs objectifs et mettent au point une stratégie de communication en vue de la journée portes ouvertes de l'Athénée Léonie de Waha.

Le projet est beau, le projet est grand. Tellement qu'aux yeux de ses promoteurs il importe de le pérenniser. L'Académie royale des beaux-arts de Liège est sollicitée pour réaliser sur le site de la Citadelle une œuvre

monumentale rappelant le destin tragique des fusillés de l'Enclos. Dans le même parc, 416 ifs seront aussi plantés, en hommage aux résistants et à l'aumônier qui les a accompagnés jusqu'au bout.

Une autre façon de nourrir plus largement et à long terme la réflexion sur la démocratie est de réaliser à l'intention du public une carte des lieux de mémoire et de commémoration de Liège – connus, moins connus ou même insolites –, ainsi qu'un itinéraire à travers la ville de Liège assorti d'explications historiques.

Le présent livret, enfin, se veut une trace fidèle de l'aventure commune qui, de l'automne au printemps, a réuni jeunes et anciens autour d'un même idéal de paix et d'harmonie, sans angélisme ni didactisme.

Du devoir de mémoire au travail de mémoire, le pas est franchi. Pour que, plus jamais, on n'ait à redire « Plus jamais ça ».

10 novembre 2014

Poppies², tutti frutti et graffiti³

D'ailleurs, l'histoire se laisse-t-elle infléchir ?

Ranuccio Bianchi BANDINELLI, Quelques jours avec Hitler et Mussolini

En cette veille du 11 novembre, le temps est magnifique. Sur le trottoir, à l'entrée de l'Athénée Léonie de Waha, Nathanaël, professeur d'histoire, accueille Sophie et Anne, du service Jeunesse, ainsi que Sabine et Stéphanie, du service Intergénérationnel de la Ville de Liège. Que le visage soit connu ou inconnu, chaque bonjour est assorti d'un bisou. Sophie se charge ensuite des présentations.

Tous pénètrent dans le hall de l'établissement. Au fond, le portrait en pied de Léonie de Waha, sévère et droite dans sa robe de taffetas noire, attire le regard. À la voir ainsi représentée, qui pourrait deviner la profonde humanité qui l'animait ? Sur son impulsion, des écoles, des jardins d'enfants, des bibliothèques, et même des maisons ouvrières ont vu le jour, à Liège ou dans les environs.

Mais la grande œuvre de sa vie, celle qui concrétisa le mieux son idéal de démocratie et de tolérance, fut, en 1868 – Léonie avait à peine 32 ans –, la création d'un lycée pour jeunes filles, l'Institut supérieur de demoiselles. Situé d'abord rue Hazinelle à Liège, l'établissement, dont la Ville de Liège assurera la gestion à partir de 1878, prend le nom de Lycée Léonie de Waha. En 1938, douze ans après la disparition de sa fondatrice, il sera transféré boulevard d'Avroy, dans un bâtiment moderniste aux espaces de vie exceptionnels.

Bien que profondément croyante, Léonie de Waha s'oppose à toute pensée unique, de quelque bord que ce soit. À l'Institut supérieur de demoiselles, prêtre, pasteur ou rabbin se côtoient, ce qui irrite tant l'évêque de Liège qu'il prononce l'excommunication de Léonie⁴ et de tous ceux

² *Poppy* signifie « coquelicot ». Le coquelicot est le symbole des soldats morts ou blessés au combat durant la Première Guerre mondiale. Au Royaume-Uni, les *poppies* sont fabriqués par des personnes handicapées et vendus aux passants par des bénévoles dès la fin du mois d'octobre. Ils se portent sur les vêtements jusqu'au 11 novembre, jour de l'Armistice.

³ N.D.L.R. Les titres de chapitres ainsi que les citations relèvent du choix de l'auteur.

⁴ Cette mesure d'excommunication sera levée par son successeur.

qui adhèrent à son projet, qu'ils soient directeurs, enseignants, parents ou élèves. Elle tient bon, et sa vision de l'éducation trouve aujourd'hui un écho dans la pédagogie active qui fait la spécificité de l'Athénée Léonie de Waha. L'établissement cultive des valeurs clés comme le dialogue, le respect, l'exigence, la créativité, dans une optique collaborative et solidaire.

Nathanaël s'engage sur la gauche, vers les caves. Curieuse manière de commencer la visite d'un édifice à la qualité patrimoniale indéniable. La dimension de la cage d'ascenseur étonne. « C'est normal. Les caves devaient servir d'abri en cas de guerre. Les internes étant logées au quatrième étage, il fallait prévoir le déménagement en urgence de leur lit », explique le guide du jour. « En réalité, le sous-sol a été conçu pour accueillir l'ensemble des élèves, les professeurs, les familles et les habitants proches du quartier. Selon le cadastre de l'époque, 1300 personnes pouvaient être hébergées ici. »

L'abri se révélera utile, mais durant les trois premières semaines du conflit seulement. L'immeuble sera ensuite partiellement réquisitionné par la Gestapo, qui en fera son quartier général. « Le sous-sol est immense, je ne dispose pas de plans. Alors, je vous en prie, restons groupés ! », prévient Nathanaël. Un rire quelque peu nerveux lui répond. Le regard bute sur de sinistres portes blindées. « Elles peuvent résister à une charge explosive », commente-t-il. « Par ailleurs, levez les yeux, et vous verrez que les points d'éclairage ainsi que le réseau de canalisation sont parfaitement entretenus. Qui sait ? L'abri peut encore servir... » Un clin d'œil vient ponctuer son propos.

Les uns à la suite des autres, chacun traverse des pièces rectilignes, aux murs blancs et nus. Leur usage se devine plus ou moins nettement. Là, peut-être, un dortoir ; ici une cuisine – ou un local technique dans lequel était placée une chaudière ? – ; plus loin, une classe, sans doute. Un tableau qui semble d'époque repose à terre, le long d'un mur. En haut, à droite, surplombant la déclinaison du mot latin *rosa*, une date, le 28 juin 1942. Est-elle authentique ? La graphie, un peu trop débridée pour l'époque, laisse penser que non.

Il faut bien, à un moment donné, arrêter la déambulation dans ce dédale sans fin. « Il se raconte que les caves occuperaient toute la largeur du boulevard d'Avroy et s'étendraient très loin, jusqu'à l'étang du parc. En réalité, elles se déploient non pas vers le boulevard, mais vers l'arrière et

les côtés de l'édifice, ce qui représente tout de même quelque 5000 m² », raconte Nathanaël. La petite troupe remonte l'escalier à sa suite. Bref arrêt dans l'entrée, pour rapidement évoquer l'histoire du lieu.

Dans les années trente, alors que partout en Europe le budget consacré à l'armement augmente, Georges Truffaut, échevin chargé des Travaux publics, tente d'apaiser par l'art et la culture les humeurs guerrières de ses contemporains. Il fonde et préside l'association Le Grand Liège, qui cherche à valoriser la région dans tous les domaines et est notamment à l'origine de l'Exposition internationale de l'eau en 1939 ; il est aussi le promoteur des Bains de la Sauvenière, inaugurés en 1942, l'année même où il trouva la mort lors d'un entraînement en Angleterre, après qu'il eut participé à la Campagne des Dix-Huit jours.

En collaboration avec Auguste Buisseret, responsable des Beaux-Arts et de l'Instruction publique, il soutient le projet de construction d'un nouveau Lycée Léonie de Waha et invite dix-huit artistes liégeois à collaborer à sa décoration : peinture monumentale, sculpture, vitrail, mosaïque, l'art explose partout, dans la salle des fêtes, sur les murs du bassin de natation ou de la salle de musique, dans les auditoriums, les laboratoires, les salles de classe. Un naïf, Georges Truffaut ? On peut en douter après la visite de l'abri souterrain intégré dès le départ dans les plans. Un visionnaire, sûrement, qui brandit l'art et l'éducation au beau et au bien comme un outil de résistance aux forces nationalistes destructrices. Un pragmatique, aussi, qui, mieux que dans un musée, trouve ainsi le moyen de préserver de la fureur ennemie les créations des artistes liégeois.

Léonie et Georges peuvent reposer en paix, leur rêve perdure. Face au portrait de la fondatrice éclate sur le mur une multitude de fleurs rouges. « Never forget. Buy a poppy ! »⁵, commente l'affiche apposée au-dessous. Dans la cour de récréation, des enfants jouent. Une petite fille blonde et une autre au teint mat s'amuse à soulever en cadence un foulard multicolore. Non loin de là, un garçon aux yeux sombres les observe, attendant le meilleur moment pour se glisser sous ce dais improvisé.

Dans son rôle de mentor, Nathanaël est intarissable. Oui, c'est dommage, la piscine est en réfection, mais la restauration des vitraux est d'ores et déjà inscrite dans le carnet de commandes d'un artiste italien. La salle des fêtes ? En cours de rénovation, elle aussi. En 2013, la Région

⁵ « N'oubliez jamais. Achetez un *poppy* ! »

wallonne y a entrepris d'importants travaux d'assainissement. Quelques aménagements sont encore nécessaires avant d'envisager sa réouverture. Dans le laboratoire de chimie au troisième étage, une peinture de Stevens se révèle en excellent état en dépit des années. L'auditoire tout proche enferme une fresque du même artiste, moins bien conservée, hélas.

La visite se poursuit : quartiers privés, bibliothèque, première terrasse panoramique où l'on pratiquait le patin à roulettes, seconde terrasse où se trouvait un kiosque à musique, luxe étonnant pour un enseignement qui, par ailleurs, était gratuit. « Oui, réagit Nathanaël, mais au second étage se trouvent aussi des salles de couture ». Des cours d'art ménager étaient en effet organisés au même titre que ceux de latin ou de chant.

Anecdotes surprenantes : sur ces mêmes terrasses, entre 1940 et 1944, les internes ont converti les bacs à fleurs en potagers clandestins, au nez et à la barbe des Allemands ; elles auraient aussi caché – mais où ? – un aviateur anglais. Décidément, tout est résistance en ces lieux, jusqu'aux graffiti contemporains inscrits à la hâte sur les murs des couloirs ou sur les tables de travail – « Mieux vaut mourir que vivre à genoux », « Un arbre qui tombe fait plus de bruit qu'une forêt qui pousse », « Se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres ».

Le cadre est posé, le pont lancé entre l'Athénée Léonie de Waha, centre névralgique du projet, et les services Jeunesse et Intergénérationnel de la Ville de Liège. Les futurs partenaires se séparent, mus par une même envie d'apporter le meilleur d'eux-mêmes dans le processus qui, bientôt, mettra en présence étudiants et seniors.

Édith Piaf versus Anonymous

Je ne savais pas que c'était si simple de faire son devoir quand on est en danger.

Jean MOULIN⁶, *Premier combat. Lettre à sa mère et à sa sœur* (15 juin 1940)

– Si je suis né avant 1945, je vais à gauche. Sinon, je vais à droite.

À l'injonction, les participants, assis en cercle, se lèvent, rejoignent le centre et se positionnent, selon leur âge, à gauche ou à droite. On se bouscule un peu, on rit, dans une ambiance bon enfant.

Le jeu est compris, l'animatrice passe aux questions suivantes : si j'ai vu en direct à la télévision les attentats du 11 septembre 2001, je vais à gauche, sinon, je vais à droite ; si j'ai déjà participé à une manifestation, je vais à gauche, sinon, je vais à droite ; si j'ai déjà écouté Michael Jackson, je vais à gauche, sinon, je vais à droite ; si j'ai déjà envoyé des *e-mails*, je vais devant, sinon, je vais derrière.

La césure entre les générations se fait de plus en plus sensible. Avec l'injonction suivante – si je suis sur Facebook ou sur Twitter, je vais à droite, sinon, je ne bouge pas –, c'est carrément la fracture. Les générations se font face.

– Si je peux fredonner les paroles d'une chanson d'Édith Piaf, je vais derrière. Sinon, je ne bouge pas.

Édith Piaf? Certains jeunes, perplexes, se figent. Les anciens se déplacent massivement vers une extrémité du cercle d'où s'échappent bientôt quelques notes de *Mon légionnaire* ou de *Non, je ne regrette rien*.

– Si j'ai préparé mes travaux à l'école secondaire sur un ordinateur, je vais devant. Sinon, je vais derrière.

Les aînés rigolent, se rappellent le lent et laborieux apprentissage de

⁶ Jean Moulin est un haut fonctionnaire et résistant français, chargé par Charles de Gaulle d'unifier les mouvements de la Résistance. Arrêté dans la banlieue de Lyon, le 21 juin 1943, il est conduit au siège de la Gestapo. Il meurt dans le train qui le transporte en Allemagne peu avant le passage de la frontière, le 8 juillet 1943.

l'écriture au moyen d'un porte-plume qu'il fallait tremper dans l'encrier. Alors, l'ordinateur, vous pensez bien... La machine à écrire, c'était déjà un beau progrès !

La consigne suivante est du même tonneau : si j'ai déjà eu des francs belges en main, je vais à gauche. Sinon, je ne bouge pas.

Vient enfin le mot d'ordre fédérateur : si j'ai des rêves ou des projets à réaliser, je vais au centre. Sinon, je ne bouge pas.

Dans le brouhaha des conversations, chacun regagne ensuite son siège. « Vous avez, je pense, compris l'intention de cette animation », commente Anne. Tous acquiescent. Une dame relève le mot terrible entendu après l'ordre de séparer ceux qui sont nés avant 1945 de ceux qui sont nés après : « ségrégation ». C'est fort, non ? Le parallélisme avec le projet Démocratie, acquise ou en sursis ? est mis en lumière : il est évident qu'au-delà des différences, jeunes et moins jeunes partagent des expériences communes.

Une seconde activité, de photolangage celle-là, est amorcée. Le groupe de participants se répartit librement en quatre îlots intergénérationnels. Chacun des pôles ainsi formés reçoit une même série d'images, avec pour consigne de sélectionner celle qui illustre le mieux le projet. Un rapporteur des débats est désigné. Une fois cette étape franchie, chacun des participants au pôle est alors invité à définir son propre choix.





Les images sont percutantes : autodafé ; manifestation de rue avec pour slogan « Céder ou s'aider ? » ; méli-mélo de mots – débat, démocratie, document, énergie, électronique, etc. – ; homme seul et désarmé devant une file de chars ; drapeaux de liberté déployés à bras tendus sur le mur de Berlin ; visage hurlant bâillonné par une main ferme, mais percée d'un trou à l'endroit de la bouche ; faite d'arbre au profil humain d'où s'échappe depuis le crâne une multitude de feuilles vertes ; poing levé ; combattants arme à la main ; et d'autres encore. En tout, une vingtaine d'illustrations.





Les interprétations se croisent ; le débat autour de la priorité à donner aux messages est animé. Au cours de ces premiers échanges, déjà, des personnalités se dévoilent, certaines bien affirmées, d'autres discrètes, voire effacées. Chacun y va de son argument et, si ce dernier n'est pas nécessairement approuvé, il est en tout cas toujours écouté et évalué.

La culture des uns n'étant pas celle des autres, jeunes et anciens apportent les éclaircissements nécessaires par rapport au contexte dans lequel certaines photographies ont été prises. Le poing levé? Nelson Mandela, à coup sûr. Il faut y voir un symbole de résistance plutôt que de revanche, un signe d'appartenance pour ceux qui luttent en faveur de la tolérance. Les chars? Ceux de la place Tian'anmen, sans aucun doute. Les résistants? Difficile à dire... Combattants de la guerre civile de 1936 en Espagne? Maquisards de la Seconde Guerre mondiale? Une photographie intrigue le nonagénaire du groupe. Elle représente un homme vu de dos, dont le crâne et la nuque sont recouverts d'un masque au sourire sarcastique sous des sourcils épais et une fine moustache retroussée.

– Et ça ? Qu'est-ce que ça représente ?



– Ah ! Ça ? Ce sont les Anonymous, répond un adolescent.

– Les quoi ?

– Les Anonymous. Des anonymes, qui défendent la liberté d'expression sur Internet et aussi en dehors. Quand ils manifestent, ils le font toujours masqués.

– Ah bon ?

– La liberté d'expression, c'est important... Et aussi celle de pouvoir manifester. Je la trouve bien, moi, cette photo. Tout compte fait, c'est celle-là que je retiens.

D'un mouvement de la tête, le vieil homme approuve ce choix et remercie l'étudiant dans un sourire. Derrière lui, au mur de cette ancienne classe de musique aujourd'hui réservée au cours de philosophie, s'étale une série d'affiches porteuses de messages percutants : « Celui qui s'endort en démocratie pourrait se réveiller en dictature », « Là où on brûle des livres, on finit par brûler des hommes ». S'il soulevait les illustrations qui recouvrent la table devant lui, il trouverait gravée dans le bois la phrase de Benjamin Franklin : « La démocratie, ce sont deux loups et un agneau votant pour ce qu'il y aura à dîner ». Tout cela, il le sait. Oh oui, il le sait. La vie le lui a appris. Il avait seize ans en 1940...

– S'il vous plaît ! Serait-il possible de passer maintenant à la mise en commun ?

Les voix d'Anne et de Sophie suspendent les conversations en cours. Quelques secondes plus tard, on n'entend plus que le raclement des meubles que l'on repousse et des chaises que l'on dispose à nouveau en cercle. Tout redevient comme avant. Tout ? Non. Les places ont changé. Intervenants extérieurs et intérieurs sont maintenant mélangés : le pari de l'intergénérationnel est gagné.

La parole est d'abord donnée aux rapporteurs de groupe. Au fil des photos choisies, une communauté de valeur prend forme : sans liberté d'expression, l'avenir est gravement hypothéqué ; les pouvoirs craignent la mémoire, c'est notre devoir de la transmettre. « Mon grand-père a été résistant, le projet que nous assumons ensemble, ici et maintenant, j'y adhère pleinement, en souvenir de lui », confie Nathanaël.

Chacun s'exprime ensuite à propos de son propre choix. Une même

illustration peut conduire à des lectures très différentes. Ainsi, l'arbre cerveau dont les feuilles s'envolent au vent : décervelage organisé ou, au contraire et plus positivement, essaimage des idées ?

La parole bâillonnée soulève une question : quand l'opprimé hurle sans espoir d'être entendu, la violence de sa révolte est-elle légitime ? À cette image, d'aucuns opposent celle de Tian'anmen. « D'accord, mais vingt ans après, les choses n'ont pas avancé, et un journaliste qui a osé évoquer l'événement vient d'être emprisonné », rétorque une participante, par ailleurs militante d'Amnesty International...

Les uns insistent sur la liberté – un ancien dira que la recouvrer après quatre années d'enfermement a été la plus grande joie de sa vie –, les autres sur la solidarité – « céder ou s'aider ? », ensemble, on peut !

Une chose est sûre : dans le groupe intergénérationnel formé autour du projet Démocratie, acquise ou en sursis ?, la parole circule et les esprits se montrent ouverts à la contradiction.



© Leslie Xhoffray



© Leslie Xhoffray

19 novembre 2014 – 2^e partie

Rien ne sert de penser, faut réfléchir avant⁷

Dans le domaine des idées, tout dépend de l'enthousiasme. Dans le monde réel, tout repose sur la persévérance.

Johann Wolfgang VON GOETHE

Pendant l'interruption, si certains ont coupé le contact – ils ont quitté le local –, d'autres ne sont pas parvenus à arrêter le moteur. Dans le vrombissement des dialogues entre jeunes et seniors, des mots terrifiants ont éclaté comme des éclairs dans un ciel serein. STO⁸, enfermement, camps, Mauthausen, Dachau. Les jeunes ont interrogé, les anciens ont répondu, avec émotion.

Une fois le groupe reconstitué, Sophie reprend la main en évoquant la volonté des promoteurs du projet de laisser une trace des échanges : écriture d'un livret et reportage photographique ; dans le parc de la Citadelle, érection, espère-t-on, d'une œuvre monumentale commandée à l'Académie des beaux-arts de Liège ; établissement d'un plan des lieux de mémoire liégeois et conception d'un ou de plusieurs itinéraires.

Le programme est rappelé : visite à la Cité Miroir du parcours permanent des Territoires de la Mémoire *Plus jamais ça !* ; accueil de monsieur Henri Kichka, rescapé des camps de concentration ; élaboration d'une charte à construire sur base d'objectifs à formaliser. À l'exception des deux premiers points, prévus depuis longtemps pour le lendemain, le calendrier est à décider ensemble.

La réflexion démarre à rebours sur la conception de la journée portes ouvertes, point d'orgue du projet. Du côté des étudiants, les idées s'enchaînent ; on les sent rompus à l'exercice de l'autonomie responsable. La partie de ping-pong démarre. Comment rendre compte

⁷ La boutade est d'André Isaac Dac, dit Pierre Dac. Ses interventions humoristiques sur Radio Londres ont été autant d'actes de résistance contre l'occupation de la France par l'Allemagne nazie.

⁸ Initiales de « service du travail obligatoire ».

des journées passées ensemble ? Peut-être par la matérialisation, à l'aide de comptes rendus visuels ou sonores, du cheminement chronologique et géographique ? D'accord, mais ne faudrait-il pas aussi laisser un espace pour la discussion avec les visiteurs ? Dans ce cas, ce serait peut-être mieux d'organiser des visites par petits groupes. Oui, mais alors, une inscription devra se faire au préalable. Comment en informer le public ? Travaillons la communication : Facebook, prospectus. Attention ! Si l'on doit adresser des commandes au Centre d'impression de la Ville de Liège, il faut dès à présent bloquer des dates. Et l'œuvre qui sera créée par les étudiants de l'Académie des beaux-arts ? Ne serait-il pas possible d'en exposer une miniature ?

Les seniors entrent dans la mêlée. Pourquoi pas des saynètes en costume d'époque sur base de textes écrits par le groupe ? Hum... Il faudra consacrer beaucoup de temps aux costumes. Et puis, une animation pourrait aussi être prévue dans le bus qui conduirait le public vers les différents lieux de mémoire.

Un étudiant réagit : ne serait-il pas préférable de privilégier le débat sous la forme, par exemple, d'un « café philo » ? Un autre intervient en exprimant le souhait de pouvoir exprimer ce qu'il ressent au fur et à mesure des activités. Quelqu'un suggère que des rapports soient rédigés au fur et à mesure, puis mis en commun.

Sophie attrape au vol chacune des idées. Les bandes de papier qu'elle a apposées au tableau noir se remplissent peu à peu. De la forêt de suggestions se dégagent les premières pistes. Deux groupes de travail seront constitués. L'un sera chargé de témoigner de l'évolution de la réflexion individuelle et collective. L'autre devra définir un parcours extérieur en autobus ou en autocar ainsi que la fréquence des allers et retours entre l'Athénée Léonie de Waha et la Citadelle, point de départ du circuit des lieux de mémoire. La communication au public comprendra donc obligatoirement un formulaire d'inscription et un horaire des départs.

La réflexion glisse vers l'identification des lieux de mémoire à Liège. De toutes les têtes jaillissent des noms connus, moins connus, que Sophie note au tableau au fur et à mesure : le site de l'ancienne prison Saint-Léonard, aujourd'hui reconverti en un lieu de convivialité et d'animations populaires ; le site de la Citadelle, devenu jardin public ; les sites de la Chartreuse, de Saint-Laurent, de Sainte-Marguerite ; l'Académie des beaux-

arts, où des œuvres ont été cachées pendant la guerre ; l'Athénée Léonie de Waha, siège de la Gestapo et aujourd'hui lieu d'éducation au débat et à la citoyenneté ; l'enclos des fusillés de la Citadelle, point de départ des marches de protestation vers le centre fermé de Vottem ; à l'université, la salle où sont conservés les journaux d'époque ; la Bibliothèque Ulysse Capitaine (BUC) en Féronstrée ; l'Institut d'histoire ouvrière et sociale (IHOES)... Il y en a tant que, de commun accord, la suite de l'élaboration de la liste est reportée au lendemain.

L'heure tourne ; il est temps d'ébaucher un calendrier en fonction des différents impératifs. Les activités du jeudi 20 novembre sont connues : poursuite de l'identification des lieux de mémoire, rencontre avec monsieur Henri Kichka, visite du parcours permanent à la Cité Miroir. La recherche et l'analyse des lieux de mémoire seront à l'ordre du jour du mercredi 17 décembre. Le 18 décembre, certains sites seront d'abord visités par le groupe en entier ; les autres le seront en sous-groupes l'après-midi. Deux heures le vendredi 19 décembre seront consacrées à la mise en commun des rapports de visite des lieux de mémoire.

Voilà pour 2014. Pour 2015, la vision est plus floue. Il paraît sage de laisser des plages libres en janvier et en mars pour les inévitables ajustements. Ce qui est certain, c'est que, pour le 3 mars, une commande de livrets et de prospectus devra être transmise au Centre d'impression de la Ville de Liège. Il faut donc concevoir la communication avant cette date. La décision est prise de réserver le mardi 27 janvier au plan de communication. Le projet se clôturera le 9 mai 2015, date de la journée portes ouvertes de l'Athénée Léonie de Waha.

20 novembre 2014 – 1^{re} partie

La guerre à Liège

La guerre? Oui, elle nous affecte tous, arbres, racines et brindilles.

Réplique culte du film *Le Seigneur des anneaux : Les Deux Tours*, basé sur le deuxième tome (1954) du roman *Le Seigneur des anneaux*, de l'écrivain britannique J. R. R. TOLKIEN

Il est 8h30. Assis en cercle sur les chaises de la classe de « philo », les élèves accueillent les seniors d'un cordial bonjour. Le petit déjeuner est offert : des plateaux croulent sous les croissants et les petits pains au chocolat ; une chaude odeur de café s'échappe du percolateur.

Un nouveau venu entre deux âges prend place. Il se présente : il se nomme Vincent Das et travaille pour le Carrefour régional et communautaire de la citoyenneté et de la démocratie (CRECCIDE). « Tous les deux ans, un prix Arthur Haulot de la Mémoire est remis par la Région wallonne à un conseil communal ou provincial des enfants ou des jeunes dans le cadre de la réalisation d'un projet de travail de mémoire au niveau local. Je suis ici pour vous soutenir dans votre démarche. »



© Leslie Xhofferay

Ce rappel de l'objectif du CRECCIDE tombe à pic pour reposer la question abordée la veille : quels seraient, à Liège, les lieux de mémoire dignes d'intérêt ? Sophie, qui s'est tournée vers la liste affichée au tableau, rappelle ceux déjà relevés. « On n'a pas parlé du Mémorial interallié de Cointe », remarque un jeune. « C'est vrai, lui répond Sophie, c'est parce que notre projet se concentre sur la Seconde Guerre mondiale, pas sur la Première ».

Du côté des aînés, une dame suggère de partir de certains noms de rue. La rue de France à Bressoux, par exemple, a été rebaptisée rue F. Heuveneers en mémoire d'un séminariste résistant fusillé le 23 septembre 1942. La même dame évoque aussi l'imprimerie de Mme Barbe Gillard-Peeters en Outremeuse, qui a servi pour le journal clandestin *Le Monde du Travail*. L'immeuble existe-t-il toujours ? Les services administratifs de la Ville de Liège pourront peut-être apporter une réponse à cette question.

Maintenant que les portes du passé sont ouvertes, les souvenirs liés à ces années 1940-1945 fusent de toutes parts. On salue le courage de journalistes professionnels qui, refusant de collaborer avec l'ennemi, ont préféré « briser leur plume ». Boulevard Piercot se trouvait un commissariat de police où ont été enfermés bien des opposants au régime nazi. Dans le quartier des Guillemins, un café servait de lieu de ralliement aux résistants communistes.

Liège, pendant l'Occupation, a connu une intense vie souterraine : les couloirs de mines servaient au transport de journaux clandestins ; une grande parfumerie située dans le passage Lemonnier était un point de départ de conduits⁹ ; sous la rue du Pont – ou était-ce la rue Neuvice ? –, les caves communiquaient...

Les jeunes écoutent, fascinés. Eux-mêmes n'auraient-ils pas en tête des témoignages de famille qu'ils pourraient transmettre au groupe ? S'ils n'ont pas connu la guerre, leurs parents, leurs grands-parents leur en auraient-ils parlé ? D'abord, c'est le silence. Puis une voix s'élève, menue, hésitante. « Mes grands-parents se cachaient dans les caves. Ils ont failli être embarqués pour les camps. Ils ont réussi à s'échapper, je ne sais pas comment. Ils ont vécu une semaine dans des trains de marchandises. » L'anecdote appelle un commentaire : c'est vrai que le milieu des chemins de fer a été un ferment de résistance, et que bien des opérations ont dû

⁹ Comme dans les passages parisiens, il a fallu prévoir en sous-sol des gaines techniques.

leur réussite à un solide réseau de complicités.

Un nonagénaire enchaîne. « En 1944, mes parents ont hébergé des aviateurs américains. Ils sont restés chez nous trois semaines. Ils ont pu être nourris grâce à une organisation clandestine qui nous a fourni des tickets de ravitaillement. Nous n'avions de contacts qu'avec une seule personne : mieux valait en savoir le moins possible, en cas d'arrestation. Ce n'est qu'après la guerre que nous avons mesuré l'ampleur de ce mouvement¹⁰. » Une autre senior raconte : « Une amie habitait Kinkempois, non loin de la gare de triage. Sa grand-mère comptait les wagons de marchandises qui partaient en Allemagne et consignait ensuite l'information en langage codé. Mon amie portait à la boulangère le billet glissé dans la liste de courses de sa maman. Là encore, la famille n'était en liaison qu'avec une personne, mais qui devait probablement faire partie d'un réseau bien plus large. »

Sabine se tourne vers les jeunes. « Connaissez-vous des faits dans votre quartier ? » À nouveau, c'est le silence. Seul un adolescent demande la parole, pour dire que son arrière-grand-mère a caché un Juif. « D'ici décembre, peut-être récolterez-vous d'autres informations ? »

C'est le moment que choisit Nathanaël, qui s'était éclipsé, pour revenir chargé de feuilles fraîchement photocopiées. « Cela n'a pas été un travail facile », dit-il. « J'ai essayé de faire la synthèse de tout ce qui a été dit hier. Il ne faut pas hésiter à lui faire mal, à ce document-là ! » Il pointe le doigt sur la difficulté d'établir le lien entre les lieux de mémoire de la période 1940-1945 et la démocratie aujourd'hui.

La proposition de charte est distribuée. Nathanaël la voit comme un cahier des charges, avec des objectifs, un planning, une démarche. Les règles de vie en commun y sont rappelées succinctement. D'emblée, Nathanaël sollicite l'aide de son auditoire pour reformuler l'objectif premier du projet. Il rappelle que la réponse à la question « Démocratie, acquise ou en sursis ? » devra être fournie lors de la journée portes ouvertes. Tout le parcours réflexif doit tendre vers ce but.

Le débat est ouvert. S'agit-il d'une réflexion sur la démocratie et son évolution depuis la Seconde Guerre mondiale ? C'est ce qui a été suggéré

¹⁰ Effectivement, le réseau Comète, fondé en 1941 par Andrée De Jongh aidée par son père, avait pour mission d'aider les soldats et aviateurs alliés à retourner au Royaume-Uni.

la veille, mais, est-ce juste ? Il faut arriver à exprimer la volonté d'utiliser l'histoire comme amorce pour une réflexion sur la démocratie. Vincent Das interroge : l'idée serait alors de confronter à ce passé-là ce qui est vécu et constaté aujourd'hui ? « Exactement », réagit Nathanaël, qui propose de parcourir la charte pour revenir à son intitulé ensuite.

Il lit rapidement les différents engagements liés au projet : la construction d'une carte des lieux de mémoire et de commémoration – avec parcours à travers la ville de Liège ; lors de la journée portes ouvertes du 9 mai 2015, la concrétisation du parcours réflexif pour permettre au visiteur de revivre les étapes du travail et d'appréhender l'évolution du groupe ainsi que l'animation d'un café philosophique autour de thèmes liés à la démocratie ; à l'Enclos des fusillés, l'aménagement d'un espace en hommage aux résistants qui y ont perdu la vie ; l'écriture d'un livret reportage sur le projet, réalisé par une intervenante extérieure.

Vient le point consacré à la démarche adoptée. Comment, en vue de la journée portes ouvertes, rapporter les activités vécues en commun ou en plus petits groupes ? Un participant avait proposé l'élaboration journalière d'un cahier de rapport collectif dans lequel chacun pourrait s'impliquer personnellement par des notes ou des schémas. La proposition est nuancée par un étudiant qui souhaiterait aussi disposer d'un support plus intime pour pouvoir y déposer ce qu'il ressent au fur et à mesure des échanges et des visites. Cahier de rapport et carnet personnel pourraient coexister. L'idée est approuvée, tout comme le reste de la charte – règles de vie en commun, planning.

Tout au long de l'analyse critique de la proposition de charte, Nathanaël aura insisté sur les maîtres mots qui sous-tendent le cheminement collectif intergénérationnel : implication personnelle dans le projet, prise en charge responsable et équitable du travail de recherche, écoute et respect lors des échanges, ponctualité, rigueur, créativité et ouverture d'esprit. L'ABC de la démocratie, en quelque sorte...

La question de départ revient au cœur du débat. Comment articuler le travail de mémoire intergénérationnel à propos de la guerre 1940-1945 telle qu'elle a été vécue à Liège avec une réflexion sur la démocratie telle qu'elle se vit aujourd'hui ? La question laisse perplexe. Le projet s'appuie sur l'histoire liégeoise, mais la démocratie est partout. Il faut donc allier passé local et pensée globale. S'ensuit un échange nourri de suggestions

pour arriver à mettre en mots le lien entre les deux aspects de la démarche. Nathanaël note, engrange, promet pour le lendemain un texte conforme aux intentions du groupe.

Pendant deux heures, chacun est resté concentré. La pause est bienvenue. Certains étudiants en profitent pour apposer sur la carte des lieux de mémoire signalés en rose un post-it vert correspondant à leur lieu de résidence. Passé et présent s'entremêlent.



Passage de mémoire

Entre-temps, d'autres prisonniers libérés quittaient Buchenwald pour nous rejoindre, grossissant nos rangs. Par eux, nous apprîmes que le 19 avril, les milliers de déportés, rassemblés sur l'immense place d'appel, avaient prêté le serment : « Plus jamais ça ! » Nous étions convaincus que ces quelques mots allaient servir d'avertissement au monde ! L'avenir allait, hélas, nous enlever nos illusions !

Henri KICHKA, *Une adolescence perdue dans les camps*

Son entrée passe presque inaperçue. Il ne marche pas, il glisse. C'est à peine si l'âge lui courbe le dos, mais le voyage depuis Bruxelles l'a fatigué, il cherche une chaise libre. On la lui tend, il sursaute. « Ça, dit-il, je ne peux plus le supporter ! » Ça, c'est une croix gammée, gravée dans le bois et fermement barrée de deux traits obliques entrecroisés. On lui apporte en hâte une autre chaise, sur laquelle il s'assied avec un soulagement évident.

Le silence se fait. Un silence respectueux, attentif. « S'il vous plaît, puis-je avoir un verre d'eau ? » Il se lance. « Je m'appelle Henri Kichka, je suis le survivant d'une famille de trente-deux personnes. J'ai quatre enfants, quatorze petits-enfants, douze arrière-petits-enfants. » Il explique que c'est pour eux qu'il témoigne, parce qu'il craint pour leur avenir. La jeunesse d'aujourd'hui se tient-elle au courant de ce qui se passe dans le monde ? La démocratie est menacée partout.



D'une voix lente, il dévide le fil de sa vie. « Je suis né à Bruxelles, le 14 avril 1926 ». Il commente : « J'ai donc quatre-vingt-huit ans, mais je tiens encore le coup, pas de problème. » Il évoque son père, parti de Pologne en 1916 pour rejoindre le reste de la famille établi à Bruxelles, la prise de pouvoir d'Hitler – un fou ! – en 1933, la « Nuit de cristal¹¹ », l'arrivée des troupes allemandes en Belgique le 10 mai 1940 suivie, trois jours plus tard, du départ de la famille Kichka pour le sud de la France.

Le refuge – la maison du chef de gare de Revel – est illusoire. Des Français collaborateurs ont reçu l'ordre d'abattre les Juifs et les résistants. Sous la garde de soldats habillés de noir, tous les membres de la famille, du plus jeune au plus vieux, sont emmenés au camp de concentration d'Agde.

C'est le début de l'horreur. Des camps, Henri Kichka en connaîtra onze – 1152 jours de sévices, d'humiliations, jusqu'au déni de son humanité même. Ses sœurs, sa mère, périront à Auschwitz, gazées. Son père, avec qui Henri aura partagé 33 mois de travaux forcés, ne survivra pas à la Marche de la mort ; il mourra en 1945 à Buchenwald.

L'univers décrit par Henri Kichka est terrifiant. Les visages des auditeurs se figent. Le narrateur lui-même ne regarde plus personne ; ses yeux, que souvent il ferme, sont comme tournés vers l'intérieur, braqués vers cette tragédie dont jamais il ne pourra se libérer. « Puis-je avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ? » Il reprend souffle, son public non. Il est là-bas, avec lui, derrière la ligne de barbelés entrecoupée de miradors, sur la place où grelottent dans leur pyjama rayé des silhouettes faméliques comptées et recomptées sans cesse, dans les châlits où le sommeil ne vient pas – ou si peu –, sur les mauvais chemins des forêts où il faut travailler le ventre vide douze heures par jour, sous la menace constante des mitraillettes ou des bombes. Peur et désespoir sapent le moral ; pourtant, porté par une force intérieure qu'il ne soupçonnait pas, Henri échappe à la mort. Il précise : « Je ne suis pas croyant, du tout. Je suis un humaniste. Je n'ai pas besoin de religion pour vivre ».

¹¹ Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, les sections d'assaut nazies, fortes de plus d'un million de membres, et les Jeunesses hitlériennes s'en prennent aux synagogues et aux locaux des organisations israélites, ainsi qu'aux magasins et aux biens des particuliers. Près d'une centaine de personnes sont tuées à l'occasion de ce gigantesque pogrom. Une centaine de synagogues sont brûlées et 7500 magasins sont pillés.



Depuis que, servi par une mémoire sans faille, il s'est attelé à la tâche difficile de prévenir une nouvelle montée de haine – il en est à son 479^e témoignage, il a promis à sa famille que le 500^e serait le dernier –, Henri Kichka avoue que le souvenir des camps ne vient plus le tourmenter chaque nuit. À partager ainsi sa douleur, il se sent moins seul.

Il est intarissable. L'émotion lui donne soif. Il veut boire encore. En lui tendant un verre, Sophie, doucement, lui murmure à l'oreille que le temps est compté, qu'il est l'heure de rejoindre la Cité Miroir pour la visite des Territoires de la Mémoire. Henri Kichka lui demande encore cinq minutes de parole, le temps d'évoquer son difficile retour en Belgique. Un mois d'hôpital. Quatorze mois de sanatorium. Trois mois dans un orphelinat. Pas d'ami, pas de maison, pas de carte d'identité. Une vie à reconstruire, avec au cœur la volonté de garder confiance en l'être humain et de cultiver l'espoir. « Si vous voulez en savoir plus, tout est là, dans mon livre¹². Mon périple y est raconté dans les moindres détails. » Il pointe du doigt les quelques exemplaires disposés sur la table, au centre du cercle de chaises.

À sa gauche, une dame se lève : « Monsieur Kichka, je vous remercie. Mon père, en tant que Polonais, était considéré par les nazis comme un *untersch*. Il a, lui aussi, connu l'univers concentrationnaire, puisqu'il

¹² H. Kichka, *Une adolescence perdue dans les camps*, préface de Serge Klarfeld, Éditions Luc Pire/Les territoires de la Mémoire, 2005.

a été enfermé à Mauthausen. Votre témoignage m'a permis de réaliser pleinement sa ténacité, sa volonté de vivre et de vaincre. Peu après la guerre, il a épousé une Allemande – c'est paradoxal, mais c'est ainsi –, puis a trouvé du travail dans un charbonnage en Belgique. Il est finalement mort de la silicose. Mon émotion est très grande. Pardonnez-moi. » Henri Kichka accueille ce témoignage d'un mouvement de la tête.

« Vous nous accompagnez pour la suite de la journée, Monsieur Kichka ? », demande Sophie. « Bien sûr, c'était prévu comme ça. » La plupart des participants se proposent de parcourir à pied le court trajet entre l'Athénée Léonie de Waha et la Cité Miroir. Parmi les aînés, une dame qui a garé sa voiture juste en face de l'établissement suggère d'emmener monsieur Kichka et l'un ou l'autre senior. Vingt minutes plus tard, le groupe se reforme au pied des marches de la Cité Miroir. Les pique-niques sont avalés sans façon, dans la décontraction.

L'exposition « Plus jamais ça ! Parcours au cœur des camps nazis » a pour objectif d'établir le lien entre le passé – à partir de 1918 – et le présent. Bien des gens aujourd'hui peuvent être contaminés par des idées qui menacent la démocratie. Au travers des crises économiques, financières ou sociales se tissent des réalités complexes qui demandent à être décryptées.

Le nombre de participants est jugé trop important ; le groupe est donc scindé en deux. Le premier contingent passe la double porte blanche pour se retrouver dans une semi-obscure. Vêtu de noir, Pierre Arditi, debout, occupe l'espace d'un écran géant. Il récite :

Quand ils sont venus arrêter un Juif, je me suis dit :

« Un Juif de plus ou de moins, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. »

Quand ils sont venus arrêter un catholique, je me suis dit :

« Un catholique de plus ou de moins, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. »

Quand ils sont venus arrêter un communiste, je me suis dit

« Un communiste de plus ou de moins, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. »

Quand ils sont venus m'arrêter,

Il n'y avait plus personne pour s'inquiéter.¹³

¹³ Pensée généralement attribuée à Berthold Brecht, mais sans doute inspirée d'un poème de Martin Niemöller, pasteur et théologien allemand enfermé à Sachsenhausen puis à Dachau en raison de son opposition ouverte au nazisme.



Le couloir est plongé dans le noir ; au bout, une lumière invite le visiteur à poursuivre le chemin de la mémoire. Images d'archives, reconstitutions – un bureau où étaient fichés les indésirables, un wagon où étaient entassés les déportés, un quai de gare où gisent des valises abandonnées –, documents sonores, objets témoins de la vie – de la survie ? – dans les camps retracent en scènes toujours plus terribles la violence de l'époque nazie. Des faits de résistance sont pointés : une photographie montre un homme bras croisés, seul dans une forêt de bras tendus ; des voix rapportent le parcours d'anciens résistants liégeois passés par les camps, comme Paul Brusson ou Léon-Ernest Halkin, ainsi que celui de l'écrivain italien Primo Levi.

L'atmosphère est pesante. Si, pour les jeunes, c'est le choc, les anciens ne sont pas épargnés. L'un d'eux particulièrement accuse la fatigue. Sabine lui offre l'appui de son avant-bras, ce qu'il accepte sans façon. Après une heure de déambulation, le retour à la pleine lumière est ressenti comme une délivrance.



20 novembre 2014 – 3^e partie

Travail de mémoire

Hélas, l'histoire donne peu d'exemples de peuples qui tirent les leçons de leur propre histoire.

Stéphane HESSEL, manifeste intitulé *Indignez-vous !*

Face aux canapés où chacun s'est trouvé une place s'étale sur un mur blanc une série d'affiches en forme de lettres. Cela ne se remarque pas au premier abord, mais le tout forme le mot « Résistances ». Les uns et les autres cherchent à décoder comme ils le peuvent l'information visuelle.



La première affiche « Août 1936 » fait référence à la photographie représentant un rassemblement officiel au moment du salut nazi, d'où se détache un homme resté bras croisés. Devant la suivante, « Sophie 1942 », les anciens autant que les jeunes se perdent en conjectures. Qui est cette Sophie ? Qu'a-t-elle fait ? La réponse se trouve dans un présentoir tout proche, au dos de cartes commentées reproduisant les différents tableaux.

Il s'agit encore d'un fait de résistance en Allemagne même. Sophie était membre du mouvement antinazi « La Rose blanche ».

Avec l'affiche suivante, on quitte l'Allemagne nazie pour pointer des faits de résistance partout dans le monde, à des époques de plus en plus proches de la nôtre : 1955, en pleine ségrégation raciale aux États-Unis, Rosa Parks refuse de céder sa place d'autobus à un blanc ; 1986, à Berlin, Irmela Mensah-Schramm efface au grattoir et à la bombe de peinture les messages néonazis et xénophobes ; 1989, place Tian'anmen à Pékin, un jeune homme se dresse seul devant une colonne de chars ; 2009, Dominique Liot, qui milite pour un véritable service public, profite de son statut de travailleur dans une entreprise de distribution d'énergie pour fournir en courant des foyers privés d'électricité ; 2011, Nadia s'oppose au régime autoritaire de Ben Ali en postant des dessins sarcastiques sur les réseaux sociaux. Sur un plan planétaire, les exemples de résistance sont à la fois multiformes et omniprésents. Une dernière affiche représente une silhouette casquée d'écouteurs et encapuchonnée dans un *sweat*. À la place du visage, un point d'interrogation : « Et toi ? »



Les portes de sortie du parcours permanent s'ouvrent. Le deuxième groupe, aussi groggy que le premier, pénètre à son tour dans l'espace d'accueil. Des délégués pédagogiques recueillent les impressions à propos

de la visite. Une étudiante prend la parole : elle a trouvé l'exposition bien construite, a apprécié qu'au-delà de la Shoah tous les groupes victimes du nazisme aient été évoqués. Elle craignait la violence des témoignages, mais estime finalement que le message a été transmis dans toute sa force, en respectant autant que possible la sensibilité du visiteur. « Il est vrai, réplique l'une des déléguées pédagogiques, que nous avons dû faire des choix. L'objectif premier de l'exposition n'est pas de jouer sur les émotions, mais de mettre en lumière des mécanismes. » Comment un tel régime a-t-il pu être mis en place ? Pourquoi tant de gens l'ont-ils accepté ? Quels liens pourrait-on tisser entre le passé et le présent ?

La déléguée pédagogique rappelle que l'exposition est accessible aux enfants dès douze ans, parfois même dix. Le message doit passer sans choquer, sans briser. L'émotion est importante, mais ne doit pas bloquer la raison ni empêcher la réflexion sur ce que l'histoire peut apporter à nos existences aujourd'hui. Vincent Das approuve la démarche, en rappelant le danger d'exposer un enfant de moins de quatorze ans à des visions violentes. « Au début, la "pédagogie du choc" avait notre faveur, reconnaît l'animatrice. Nous pensions que des images percutantes permettraient d'éviter le retour de l'histoire, alors que, au contraire, en provoquant le rejet, elles ôtent au visiteur toute envie de prélever dans les événements du passé des leçons pour le présent. »

Une voix s'élève parmi les seniors. Des millions de Juifs sont morts dans les camps, c'est vrai. Mais, à leurs côtés, combien d'autres victimes, de tous âges, de tous bords ! La déléguée confirme. Outre les Juifs, il y a eu les Tziganes, les opposants politiques, les homosexuels, les prostitués, les asociaux, tout qui pouvait d'une façon ou d'une autre représenter un danger pour le régime en place. Les dénonciations pour des faits avérés ou inventés – par suspicion, par vengeance ou par intérêt – conduisaient à l'emprisonnement ou à la déportation. L'Allemagne n'a pas été le seul pays à encourager la délation ; la France occupée, par exemple, détient un triste record en la matière.

À l'opposé, d'autres nations se sont illustrées par leur refus de collaborer. La Belgique est l'un des pays où l'on a caché le plus d'enfants juifs, de résistants, de soldats. L'humour, par ailleurs, s'est révélé une formidable arme de résistance : traits d'esprit, dessins satiriques, caricatures ont permis d'entretenir le moral d'une population à genoux et d'éveiller en elle l'envie de se battre.

Des rangs des aînés, quelqu'un témoigne. « Moi, j'ai apprécié les documents d'époque sur la montée du nazisme. Il apparaît clairement qu'Hitler a trouvé dans la misère créée par les suites de la guerre 1914-1918 et la crise économique de 1930 les conditions favorables à son ascension. » Et pourtant... Le « plus jamais ça! » qui surplombe la porte d'accès à l'exposition a été lancé au monde dès la fin de la Première Guerre. Depuis, il ne cesse d'être répercuté aux quatre coins de la planète. C'est ce qui explique que, parfois, l'on trouve un point d'interrogation à la place du point d'exclamation originel.

L'animatrice pédagogique profite de l'analyse pour engager une réflexion à propos du nazisme. Elle récapitule la situation en 1933, année où Hitler prend le pouvoir : crise économique, tensions sociales exprimées à travers un antisémitisme de plus en plus exacerbé et une peur grandissante des communistes, fragilité du régime démocratique républicain mis en place après le traité de Versailles¹⁴ et jugé par d'aucuns comme lourd et inefficace. Des conditions similaires se retrouvent aujourd'hui et profitent à des leaders non seulement politiques, mais aussi religieux.

En fait, dans tout conflit se retrouvent les mêmes mécanismes psychologiques et sociaux : conformisme, propagande, soumission à l'autorité – l'expérience de Milgram¹⁵ menée entre 1960 et 1963 a démontré à quel point elle pouvait pervertir la conscience. Est-il possible de se dérober à de telles influences ? Des outils existent, qui permettent de réagir face à une pensée unique : connaissance et, surtout, compréhension de l'histoire ; soutien d'un entourage – professeurs, amis, parents – ouvert à la discussion et apte à remettre en cause les idées toutes faites inculquées depuis l'enfance. Cultiver le doute est à la fois un art et une nécessité.

Un étudiant réagit : « Très bien, mais, pour cela, il faut développer sa propre compréhension du monde... On ne peut pas, en permanence, remettre chaque chose en question ! » Bien sûr que non. Mais l'important n'est-il pas, avant de juger, de d'abord questionner ? « C'est exact. Et c'est bien pour cela que, presque toujours, on commence par fermer des écoles ou des centres culturels, on brûle des livres, on bloque Internet », enchérit une senior.

¹⁴ Les historiens ont donné au régime de démocratie parlementaire en place en Allemagne de 1918 à 1933 le nom de République de Weimar.

¹⁵ L'expérience de Milgram est une expérience de psychologie réalisée par le psychologue américain Stanley Milgram. Cette expérience cherchait à évaluer le degré d'obéissance d'un individu devant une autorité qu'il juge légitime et à analyser le processus de soumission à l'autorité.

L'histoire telle qu'on l'apprend dans les livres est souvent l'histoire vue par les vainqueurs. Il est toujours intéressant de la confronter avec des versions venues d'ailleurs et d'interroger ce qui est dit en fonction de l'origine de l'auteur et de l'angle de vue adopté. Chercher à se forger une vision objective demande des efforts. Combien de faits apparemment établis n'ont-ils pas été balayés par des preuves insoupçonnées jusque-là ?

Finalement, au regard de l'histoire, qu'est-ce que la démocratie aujourd'hui ? Quel est notre rapport aux médias et à l'idée de résistance ? Souvent, l'on flotte entre l'envie de faire quelque chose et l'hésitation quant aux moyens. Le sentiment d'impuissance annihile le désir de résistance. Il est temps alors de passer du « devoir de mémoire » au « travail de mémoire ». Il ne s'agit plus seulement de ranimer la flamme du souvenir – les rescapés de la guerre et des camps sont de toute façon de moins en moins nombreux, et le passage de mémoire se révèle de plus en plus difficile –, mais d'agir à titre personnel pour mieux comprendre le passé et le relier aux événements d'aujourd'hui. L'Histoire – avec un grand H – est-elle autre chose que l'addition d'histoires individuelles ? Chacun joue un rôle et peut avoir une influence sur son déroulement. Que l'on se trouve en régime démocratique ou en régime autoritaire, il y a mille raisons de résister. À chacun de se construire une opinion et de se chercher son combat.

Les actions épinglées sur les affiches murales sont autant d'exemples. La déléguée pédagogique les commente les unes après les autres et entame avec le groupe la remontée dans le temps. Les slogans racistes, les croix gammées et autres références d'extrême droite dans l'espace public, les insultes vis-à-vis de certains groupes sociaux, cela existe encore. Lutter en faveur d'un idéal de société reste, hélas, à la pointe de l'actualité.

« C'est dommage, avance l'une des aînées, je trouve que la fin de l'exposition passe bien trop vite sur cet aspect de travail de mémoire. » Le coordinateur de la cellule pédagogique des Territoires de la Mémoire accepte la critique. « C'est vrai. Le paradoxe est là et était plus perceptible encore dans l'ancienne version du parcours. Notre objectif est d'inciter le visiteur à l'action, et, dans le même temps, le parcours le confine dans un rôle passif. Cela a été corrigé par l'ajout d'une salle que vous n'avez pas pu découvrir en raison d'un problème technique. Dans cet espace, des questions sont posées au visiteur, et il peut y répondre en votant. »

À la sortie du salon d'accueil du parcours des Territoires de la Mémoire se trouve une urne remplie à ras bord de minuscules triangles rouges, allusion évidente à ceux portés par les prisonniers politiques sous le régime nazi. Porter cet insigne aujourd'hui, c'est afficher à la fois son attachement à la démocratie et sa volonté de lutter contre tout ce qui la menace.

Étudiants et seniors, y compris Henri Kichka, se rendent ensemble à la cafétéria des Territoires de la Mémoire pour un dernier échange. L'exposition a été riche en émotions et en informations. Dans quelle mesure peut-elle nourrir le projet Démocratie, acquise ou en sursis ? Une étudiante exprime sa reconnaissance envers Henri Kichka d'avoir accepté de témoigner de son expérience des camps et de l'antisémitisme. Elle a vécu ce passage de mémoire bien plus intensément qu'en visionnant des films ou des documentaires. Impressionné par la qualité du parcours proposé par les Territoires de la Mémoire, un ancien s'exclame : « La Bête est toujours là ! »



Le passage de mémoire peut être direct, avec des témoins comme Henri Kichka, ou indirect, grâce à des personnes ou à des institutions relais comme les Territoires de la Mémoire. Comment passer du « devoir de mémoire » – simple transmission des informations reçues – au « travail de mémoire », impliquant une analyse de la démocratie sous toutes ses formes et un engagement à la défendre de toutes les manières ?



17 décembre 2014

Chacun sa vérité¹⁶

Je crois que la vérité est parfaite pour les mathématiques, la chimie, la philosophie, mais pas pour la vie.

Ernesto SABATO, *Alejandra*.

Parmi les personnes présentes dans le local ce jour-là, les seniors découvrent deux nouveaux visages. Celui de Cécile, animatrice à la Ville de Liège, et celui de Leslie, photographe indépendante. Les présentations se font en grand groupe. Bonjour Cécile ! Bonjour Leslie !

Sabine, lentement, relit la charte dans sa dernière version¹⁷. Puisque cette lecture n'engendre aucune réaction, le document fait le tour des participants pour signature. « Y aurait-il des candidats pour la rédaction des rapports d'aujourd'hui et de demain ? » Oui, il y en a, tant du côté des aînés que du côté des étudiants. Les rapports des deux premières séances sont également lus et approuvés.

Une fois ces formalités réglées, Sabine recentre les esprits sur la dernière journée en commun. « Qu'avez-vous ressenti en écoutant le témoignage de monsieur Henri Kichka ? » La dame d'origine polonaise est la première à réagir : « Il n'a pas eu un mot de compassion pour les déportés autres que juifs ! » Le ton est donné. S'ensuit un débat sur la légitimité ou non pour un témoin d'aller au-delà de son vécu pour exprimer un jugement, d'une part, et sur la délicate question de la construction de l'identité sociale, d'autre part.

Les Juifs ne sont pas les seuls à avoir souffert. Paul Brusson lui-même, résistant liégeois, a déploré ce qu'il a ressenti comme une mise à l'écart de la mémoire collective. Mais peut-on pour autant reprocher à un témoin de s'en tenir à son point de vue ? Ne serait-ce pas plutôt à celui qui reçoit le témoignage d'élargir son regard ?

¹⁶ Titre d'une œuvre théâtrale de Luigi Pirandello.

¹⁷ Le document est disponible en annexe, page 98.

C'est ce que fait Nathanaël en établissant un lien avec la visite de la caserne Dossin organisée dans le cadre de son cours d'histoire : « Vous revoyez ce mur avec, en couleur, les noms des déportés survivants et, en gris, les noms des déportés morts dans les camps ? Il faudrait y retourner et y compter le nombre de Kichka disparus... » Il poursuit. « Monsieur Kichka a été déporté dès 1940. Il ne pouvait donc pas, à l'époque, prendre la mesure de l'ampleur du processus de déportation. La "solution finale" n'a été mise en place qu'en 1942 ; quant au décret « Nacht und Nebel¹⁸ » ordonnant la déportation de tous les ennemis ou opposants du Troisième Reich, il a été signé le 7 décembre 1941. »

La discussion se clôt sur cette évidence : chacun a sa vérité, et le travail de mémoire impose d'appliquer aux événements une grille de lecture plurielle.

Sabine reprend les rênes. « Demain est prévue la visite des différents sites de mémoire de Liège. Je propose qu'ici et maintenant soient constitués cinq groupes mixtes – jeunes et seniors mélangés. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Nathanaël veille à la répartition des étudiants de quatrième et de cinquième année. Tous les membres présents sont ensuite invités à élaborer une grille de lecture des sites¹⁹ : description, lieu, date, lien avec la démocratie. Une place est laissée à l'expression du ressenti avant, pendant et après la découverte du lieu.

Pendant la pause, beaucoup, encore imprégnés de l'échange, parcourent les documents mis à disposition sur une table : *Déclaration universelle des droits de l'homme*, dans une version illustrée par Folon ; *La guerre en magazine*, sélection de pages de magazines photographiques ayant paru sous l'Occupation de 1940 à 1944 ; *Liège en guerre. Chroniques 1914-1918 et 1940-1944*, ouvrage de Jean-Louis Lejaxhe paru chez Noir Dessin Production ; *Liège libéré : Album et chronique de la Libération* de Marc Moisse, aux Éditions du Molinay ; et, enfin, le hors-série du bimestriel d'information du quartier Sainte-Marguerite Salut Maurice! intitulé *Maurice Waha et son temps*.

¹⁸ En français, « Nuit et brouillard ».

¹⁹ Le document est disponible en annexe, page 100.



© Leslie Xhofferay

Les conversations roulent sur ce temps de guerre. Un octogénaire dit regretter ne pas avoir assez questionné ses parents à ce sujet. Sa maman, par exemple. De quoi vivait-elle, alors que son mari était prisonnier ? Il se souvient des tickets de rationnement – celui du beurre portait le numéro 13. Un autre senior évoque ses voisins, rexistes²⁰ avant la guerre, qui, à la fin du conflit, ont confié à ses parents un aviateur anglais.

Le brouhaha s'interrompt lorsque tout le monde a regagné son siège. De tous les lieux de mémoire suggérés, lesquels retenir ? Le Monument national à la Résistance, c'est certain. Mais ensuite ? Cinq sites proches l'un de l'autre sont sélectionnés sur la carte au départ de l'enclos des fusillés de la Citadelle : l'ancienne prison Saint-Léonard, le cimetière Sainte-Walburge, le mémorial Walthère Dewé, le centre fermé de Vottem, le monument érigé en souvenir de Maurice Waha. Chaque groupe doit maintenant fixer son choix. La négociation est âpre, mais débouche sur une répartition acceptée de tous.

²⁰ Issu des éditions catholiques Rex, dont Léon Degrelle avait pris la direction en 1930, le Rexisme est devenu un réel mouvement politique, rival du parti catholique, lors des élections législatives du 24 mai 1936. Ses partisans étaient principalement des Wallons et des Bruxellois francophones. Nationaliste et anti-bolchevique, ce parti d'extrême-droite a collaboré avec l'occupant nazi durant la guerre.

Il reste à rassembler un maximum d'informations sur chacun des endroits à visiter. L'attention devra aussi être portée sur les abords du site qui, peut-être, recèlent d'autres traces de résistance. Les groupes s'éparpillent, les uns vers la bibliothèque, les autres vers un local pourvu d'une connexion internet.

Pendant ce temps, Sabine saisit le téléphone pour réserver le chalet des pensionnés situé en face de l'hôpital de la Citadelle. Ce sera l'endroit parfait pour la pause de midi. Nathanaël communique aux groupes restés dans la classe que deux locaux d'informatique supplémentaires leur sont maintenant accessibles. Après une demi-heure, on bat le rappel.

Le bilan des recherches est mitigé, il faudra profiter de l'après-midi de congé pour creuser le sujet chez soi. Les consignes pour le lendemain sont communiquées : se présenter avant 8h30 à l'entrée de l'Athénée Léonie de Waha ; prévoir un pique-nique, des boissons, un peu de monnaie ; s'habiller chaudement et se chauffer de bottes, le terrain pouvant se révéler glissant ; emporter des supports de notes ; se munir si possible d'un appareil photographique et d'un enregistreur.

Pour une chasse fructueuse, l'expédition se doit d'être minutieusement préparée. Chacun sait ce qu'il a à faire et ce que l'on attend de lui.

18 décembre 2014 – 1^{re} partie

Lumière sur l'armée de l'ombre

Plus vous saurez regarder loin dans le passé, plus vous verrez loin dans le futur.

Winston CHURCHILL

Depuis l'aube des nuages bas et lourds crachent sur la ville une bruine collante et tenace. Ce n'est pas qu'il fasse froid – au contraire, l'hiver se montre d'une douceur étonnante –, mais l'humidité qui se concentre entre terre et ciel s'épand en de désagréables frissons. « Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin. » Ils sont tous là, à piétiner dans l'attente du signal de départ. « Je me demande ce que cette journée apportera par rapport à la réflexion sur la démocratie aujourd'hui », murmure un senior. « Pour beaucoup, le lien n'est pas encore évident. » Patience. Personne à ce stade ne peut prédire le résultat de la quête.



© Leslie Xhoifray

Nathanaël propose un premier arrêt devant la façade de l'Athénée Léonie de Waha. Les jeunes qui fréquentent l'établissement ont-ils jamais pensé à lever les yeux et à observer le bas-relief ? L'élément central du triptyque met en scène une dame assise avec, sur ses genoux, un livre ouvert. De part et d'autre, deux demoiselles l'écoutent attentivement. Les

parties gauche et droite du triptyque montrent des jeunes filles rieuses et frivoles, appelées à devenir des femmes cultivées et sages. En 1938, année d'inauguration du Lycée Léonie de Waha, le savoir était transmis de manière traditionnelle, du dépositaire au récepteur. La pédagogie adoptée aujourd'hui est celle du projet, chaque élève étant considéré comme acteur de sa propre formation.



© Leslie Xhofferay

« Connaissez-vous le nom du sculpteur ? », demande Nathanaël. Les têtes oscillent de gauche à droite. « Louis Dupont. C'est aussi lui l'auteur des sculptures du Monument national à la Résistance que vous allez découvrir dans quelques instants. » Situé au milieu du parc d'Avroy, à hauteur des Terrasses, le monument s'inscrit dans une perspective rassemblant le Monument aux Liégeois morts pour la liberté, sur le pont Albert I^{er}, et, à droite de ce même pont, la statue équestre du roi Albert I^{er}, monument commémorant la bataille d'août 1914 qui avait valu à la Ville de Liège d'être décorée de la Légion d'honneur le 24 juillet 1919 lors d'une visite officielle du président Poincaré, en présence du roi Albert et de la reine Élisabeth.

Deux sculptures encadrant une volée de marches le signalent : à gauche, deux résistants armés ; à droite, un homme et – l'hommage est rare – une femme symbolisant tous deux la branche intellectuelle de l'armée de l'ombre.



L'escalier mène à une urne funéraire en contrebas. Celle-ci contient les cendres de résistants inconnus, morts à Flossenbürg²¹. Tout autour de l'esplanade, des piquets avec des chaînes délimitent l'espace. Un drapeau belge surmonté d'un flambeau indique au visiteur qu'il s'avance dans un lieu de sépulture protégé.

Depuis combien de temps monsieur Patrick Ansia, président national de l'Association royale « Monument national à la Résistance », bat-il le pavé ? Son accueil est cordial et discret. Sans s'imposer, il attend les questions qui ne manqueront pas de lui être adressées. Il y répondra avec passion et précision.

Les cinq groupes tournent autour du socle de bronze, relèvent les blasons des neuf provinces belges et les trois motifs symbolisant la presse clandestine, l'Union des services de renseignement et d'action ainsi que la résistance armée et civile. Tout en bas à gauche du monument, sous un marronnier, une stèle sur laquelle est fixée une plaque de bronze représente un buste de résistant, fusil en bandoulière.

Des parapluies se sont ouverts, des capuchons de parkas ont été rabattus. On griffonne quelques mots, on prend des photos. Transis, on écoute monsieur Ansia et Nathanaël évoquer de concert l'origine du monument et le souvenir de résistants parfois aussi jeunes que les étudiants rassemblés devant eux. À leurs voix se mêlent celles des seniors ligéois, porteurs eux aussi de mémoire.



© Leslie Xhofferay

²¹ Camp de concentration nazi créé en 1938 près du village de Flossenbürg, en Bavière.

Pourquoi Liège ? C'est une décision commune de tous les mouvements de résistance nationale, flamands et wallons, qui ont vu en Liège une ville phare dans la Résistance. De fait, le nombre de résistants reconnus y est plus important qu'ailleurs. Dans le même sens, le nombre de collaborateurs condamnés y est moindre.

De quels milieux provenaient ces résistants ? De partout. Des communistes, des partisans de l'extrême droite, des royalistes, des nationalistes, des catholiques, des francs-maçons se sont unis pour former ensemble une véritable mosaïque démocratique.

Qu'est-ce qui pouvait pousser un jeune à s'engager dans la Résistance ? Un senior évoque le STO²², auquel on cherchait à échapper. Un autre pointe la résistance civile, pour laquelle toute tentative de comptage serait vaine. Impossible de connaître la proportion de jeunes qui s'y sont impliqués. La situation particulière des Cantons de l'Est est rapidement broyée. Belge pendant dix-huit jours en 1940, la population se retrouve allemande après l'invasion. Enrôlés de force, les hommes sont envoyés sur les pires sections du front, jusqu'à Stalingrad. Dans ces circonstances, jeter son fusil au sol est un acte de résistance aussi.

Et aujourd'hui, qu'est-ce qui pourrait inciter un jeune à entrer dans une action de résistance ? La question reste sans réponse. Cela ne veut pas dire qu'elle ne fait pas son chemin dans les esprits... Le vent se lève et fait s'envoler les mots aux quatre coins du site, jusqu'à la plaque commémorative « Guernica, ville martyre » sur la pelouse un peu au-delà de l'enceinte, et, plus loin, jusqu'à la stèle de remerciement à la ville de Liège des réfugiés et *boat people* vietnamiens.

Dans tous les groupes, la fiche d'identification du lieu de mémoire symbolique qu'est le Monument national à la Résistance a été remplie. En face des personnages sculptés, à hauteur du Torê, un autocar patiente, moteur en marche. Embarquement immédiat pour l'Enclos des fusillés, après un léger détour par le pont Albert I^{er} afin de voir de plus près la statue équestre du Roi-Chevalier et le Monument à tous les Liégeois morts pour la liberté.

Nathanaël ne s'attarde pas sur l'hommage au roi, lié à la Première Guerre mondiale, mais commente longuement le mémorial de toutes les batailles

²² Voy. note 8.

liégeoises. La fronde permanente des « tièsses di bwès » que sont les Liégeois a inspiré à Michel de L'Hospital une réflexion aujourd'hui gravée sur l'un des frontons de la Cité administrative : « Les Liégeois ont été plus que tous les ans domptés néanmoins ils ont toujours relevé leurs crests. »



© Leslie Xhoftray

18 décembre 2014 – 2^e partie

Plus haut que les mots

*Justice, amour, bonheur et droit
N'étaient plus que des mots sans flamme
C'est grâce à vous que l'on y croit
Vous leur avez donné votre âme*

Camille FABRY, résistant et écrivain belge – strophe gravée sur l'autel de l'enclos des fusillés de Liège

La citadelle qui domine la ville est l'une des plus belles preuves de l'attachement des Liégeois à la démocratie. Il ne s'agit pas d'un fort de défense vis-à-vis d'un envahisseur, mais d'une forteresse érigée par le prince de Liège Maximilien-Henri de Bavière pour surveiller la population et étouffer dans l'œuf toute tentative de rébellion.

L'entrée de l'hôpital construit dans les années 1970 et 1980 sur le plateau de l'ancien édifice militaire grouille de monde ; le parc, en revanche, est désert. Au détour d'un sentier, un poteau de bois planté dans un socle de pierre – le seul des cinq poteaux d'exécution d'origine – ouvre le chemin vers l'Enclos des fusillés. La plaque de bronze commémorative a disparu, comme neuf autres un funeste week-end de janvier 2013. Ultime coup porté aux résistants qui, ici même, ont payé de leur sang le droit de vivre respectés et libres.



© Leslie Xhofferay

Au-delà d'un petit pont, une arche de pierre marque l'entrée du site.

Dans l'immédiat après-guerre, les proches ne pouvaient se rendre sur les tombes que deux fois par an. Le fossé a été comblé en 1946 afin de permettre l'accès à l'Enclos des fusillés sans passer par la caserne. Le pont a été construit et inauguré en 1947.

D'aucuns se seraient attendus à découvrir un lieu sinistre, figé dans le souvenir glacé des souffrances endurées. Est-ce le paisible alignement des croix ? La rassurante présence des arbres ? Le recueillement auquel invitent les bancs disposés à distance régulière dans les allées ? Il émane au contraire de cette terre une douce et puissante sérénité.

Les 415 croix ne signalent pas toutes des tombes, certains corps ayant été rendus aux familles. Belges flamands et Belges wallons reposent aux côtés de Français, de Néerlandais, de Luxembourgeois, d'Italiens, d'Espagnols, de Polonais, de Russes, d'un Serbe et d'un Américain. Patrick Ansia relève également la présence d'un Algérien. À l'écart des autres, une 416^e croix indique la sépulture de l'abbé Matthieu Voncken, aumônier des fusillés de la citadelle de Liège. Il a assisté tous les condamnés, quelles que soient leurs opinions politiques ou religieuses. Les lettres des prisonniers comme les déclarations des témoins en attestent : ses prières autant que son affectueuse tendresse ont permis à beaucoup de transcender l'horreur de l'agonie et d'affronter la mort avec dignité et sérénité.



© Leslie Xhoffray



Le terrain s'incline doucement vers la pelouse d'honneur. À gauche, là même où les soldats de la Wehrmacht²³ ou de la Waffen-SS²⁴ cultivaient un immense potager au-dessous duquel s'entassaient les corps, se dresse un autel surmonté d'une croix blanche. Après la guerre, chaque troisième dimanche de septembre, un office y était célébré sous l'autorité d'un prêtre, d'un rabbin et d'un pasteur protestant.

Le carré d'exécution se trouve sur la droite. Nathanaël raconte : au pied des poteaux et sur le versant du talus auquel ceux-ci étaient adossés poussaient des choux. Il semblerait – c'est à vérifier – que les nazis les réservaient à des prisonniers conscients d'être nourris du sang de leurs camarades. Ainsi, à la torture du corps, insupportable, venait s'ajouter celle de l'esprit, tout aussi insoutenable.

Tiens ? Un résistant en bronze, frère jumeau de celui présent sur l'esplanade du Monument national à la Résistance, semble monter la garde. Sous lui, une pierre gravée en français et en néerlandais informe le visiteur curieux et attentif qu'en 1951, de la terre provenant d'un lieu d'exécution de la région gantoise a été mélangée à celle de la Citadelle.

Chacun tourne et s'approprie le lieu à son rythme, selon son impulsion du moment. Les connaissances de Patrick Ansia et de Nathanaël viennent utilement compléter les informations succinctes disséminées dans l'enclos. Le mur du bloc 24 impressionne. Il faut, pour y accéder, traverser le tunnel voûté qu'empruntaient les condamnés.

²³ Nom porté par l'armée allemande dans le IIIe Reich d'Adolf Hitler à partir de la réforme de 1935 et jusqu'en août 1946.

²⁴ Littéralement « armée de l'escadron de protection ». Il s'agissait d'une armée politique, uniquement constituée de nationaux-socialistes convaincus.





© Leslie Xhofferay

Le commentaire inscrit sur une plaque est laconique : « Ici des soldats sans uniforme détenus par l'occupant ont lutté et souffert pour leur idéal avant de partir vers la mort ou la déportation – 1940-1944 ». Les jeunes sont touchés ; certains en viennent à évoquer le destin de leur grand-père pendant la Seconde Guerre mondiale.

Nathanaël relate les dernières exécutions en septembre 1944, la débandade des Allemands fuyant les Américains, la libération des résistants quelques heures plus tard. Après la guerre, malgré les travaux de construction de l'hôpital – la vie reprend ses droits –, les autorités ont veillé à maintenir le lieu en état. Patrick Ansia précise que l'enclos des fusillés de Liège a servi aux commémorations dès 1944, puisque le Monument national à la Résistance n'a été inauguré qu'en 1955. La stèle du Résistant qui s'y trouve est d'ailleurs une réplique de celle de l'Enclos des fusillés. Il poursuit en évoquant les commémorations du 8 mai : le point de départ de l'itinéraire vers le Monument national à la Résistance était l'Enclos des fusillés ; lors des défilés, les flambeaux symbolisaient tous les lieux d'exécution en Belgique.

Le chemin est repris à l'envers : rangées de croix, arche de pierre, petit pont. Dans le parc, un tulipier décharné attend son heure pour se gonfler de vie et de couleur. La troupe s'engouffre dans le chaud et accueillant chalet des pensionnés.



© Leslie Xhofferay

Le billard à trois bandes de l'arrière-salle attire les regards. Le long des murs, Patrick Ansia a disposé photos et documents relatifs aux lieux de mémoire visités.

Le casse-croûte partagé ensemble, anciens et jeunes mêlés, ne freine pas l'élan des plus motivés. Un adolescent, micro en main, soumet Nathanaël à une interview improvisée. À l'invitation de l'hôtesse du chalet, qui elle-même vient de présenter aux arrivants les activités et le fonctionnement du groupe de pensionnés, une étudiante se lève et expose brièvement le projet *Démocratie, acquise ou en sursis?* Un jeune, qui a terminé son repas, fredonne à voix basse, pour lui-même, *Les loups... Ououh !*²⁵, d'une manière si juste et si appliquée qu'on croirait entendre Serge Reggiani en personne.

À la table des responsables, ça discute ferme. Comment se répartir dans les différents groupes ? Comment rationaliser le trajet de l'autocar d'un site à l'autre ? Comment fixer un horaire pour la suite de la journée ? Faute de temps, un rendez-vous n'a pas pu s'organiser au centre fermé de Vottem. Sa découverte sera donc proposée au groupe en entier. L'opération de délestage des différents sous-groupes ne commencera qu'ensuite.

Tout comme à l'arrivée chacun s'était soigneusement essuyé les pieds, lors du départ, tous veillent à déblayer les tables et à ranger les chaises. Les deux dames qui ont assuré le service pendant la pause de midi apprécient cette collaboration spontanée et adressent au groupe un cordial au revoir.

Debout à côté du chauffeur de l'autocar, Nathanaël présente brièvement le centre fermé de Vottem : « On y incarcère dans l'urgence et sans procès des gens qui sont en défaut de papier, mais qui n'ont commis aucun délit et qui vivent, travaillent ou étudient en Belgique, souvent depuis des mois, voire des années. On y a même enfermé des familles entières, enfants compris. À plusieurs reprises, la Belgique a été condamnée pour cela par la Cour européenne des droits de l'homme, ce qui explique qu'aujourd'hui la présence d'enfants n'est plus autorisée, sauf lors de visites réglementées et encadrées. »

²⁵ *Les loups sont entrés dans Paris* est une chanson française écrite en 1967 par Albert Vidalie, sur une musique de Louis Bessières, et interprétée par Serge Reggiani et par Juliette Noureddine. Beaucoup y voient une allégorie de l'avancée allemande vers la capitale de la France et une ode à la Résistance. Pour Serge Reggiani, la chanson aurait été inspirée par un fait divers entendu à la radio, l'entrée de loups à Madrid (Source *Wikipedia L'Encyclopédie libre*, entrée « Les loups sont entrés dans Paris »).

Il passe la parole à une participante qui dès 1997, calcule-t-elle, s'est jointe aux manifestants qui protestaient contre l'ouverture de ce centre. « Les grillages n'étaient pas encore en place. J'ai réussi à pénétrer dans l'enceinte en même temps que quelques autres. Nous sommes restés enchaînés pendant toute une nuit. Il a fallu trois heures à la gendarmerie pour nous extirper. » Elle se rappelle qu'après la mort de Semira Adamu, une Nigérienne de vingt ans étouffée par un coussin lors d'un rapatriement forcé, les manifestants s'étaient regroupés devant le centre en brandissant des coussins. Les jets des autopompes les avaient fauchés les uns après les autres. Une autre fois, munie d'une pince coupante, elle s'était approchée des barbelés. Une pluie de coups de matraque avait été la réponse des forces de l'ordre à ce geste symbolique et inoffensif. Ce souvenir lui remonte à la gorge ; elle rend le micro en s'excusant. À ses voisines, elle confie dans un murmure : « J'étais enceinte. Je ne l'ai su que quelques jours plus tard. Depuis, je ne suis plus le mouvement. Mais je sais qu'il existe encore. D'autres que moi essayent de nouer des contacts avec ceux qui sont enfermés ici. » Un ancien réagit : « Vous êtes une battante, vous ! » « Oui, réplique-t-elle, mais, je l'avoue, ce lieu continue à me rendre malade. »

Nathanaël prend le relais. « C'est important, dans le cadre de la réflexion que nous voulons conduire à propos de la démocratie, de prendre conscience que chez nous, à Liège, aujourd'hui, ont lieu des emprisonnements sans jugement. Le centre est rempli en permanence. Noël est proche, il est plein. Personne ne sait ce qui se passe à l'intérieur. Tout est caché. »

On descend de l'autocar, on se rassemble sur le trottoir. En face, la double grille verte laisse à peine entrevoir la cour intérieure. Rien ne bouge. Le long du grillage, un écran de verdure banalise le lieu et le rend invisible ou presque pour le passant non averti. L'attroupement, en revanche, attire l'attention du garde. Ce dernier n'a pas à s'inquiéter ; déjà, le moteur de l'autocar ronronne.



Chaque site de mémoire sélectionné la veille²⁶ est alors investi d'explorateurs de tous âges, bien décidés à dégager entre passé et présent des pistes de démocratie. La pluie tombe de plus en plus dru. Les gouttes délavent les documents imprimés et brouillent les objectifs des appareils photographiques. Le formulaire de carte d'identité du lieu se remplit tant bien que mal. Après une demi-heure d'examen scrupuleux de l'endroit, chacun est heureux de retrouver le confort de l'autocar.

L'après-midi aura été rude pour les aînés. L'un d'eux, sans se départir de son sourire, avoue sa grande fatigue. Ici, l'on se plaint du dos, là, du genou. À hauteur de la gare de Liège-Palais, le véhicule, bloqué dans la circulation, fait du sur place. Il est trop tard pour mettre les trouvailles en commun. Demain, ce sera pour demain.

²⁶ L'ancienne prison Saint-Léonard, le cimetière Sainte-Walburge, le mémorial Walthère Dewé, le centre fermé de Vottem, le monument érigé en souvenir de Maurice Waha.

19 décembre 2014

Se battre pour la dignité des faibles²⁷

Parfois, ce sont ceux dont on n'attend rien qui font les choses auxquelles nul ne s'attend.

Réplique du film *Imitation Game*, de Morten TYLDUM²⁸

La classe du quatrième étage qui, exceptionnellement ce jour-là, sert de cadre au débat n'a sans doute jamais accueilli un public aussi hétérogène. La destination du local saute aux yeux : les murs sont tapissés de tableaux illustrant des temps et des lieux chargés d'histoire. L'URSS de 1917 à 1939, la Grèce sous la dictature des colonels entre 1967 et 1974, les camps et autres lieux de détention nazis, le cimetière de Robermont, la citadelle de Liège, le Mémorial interallié...

Au début, ce ne sont que bavardages, allées et venues, raclements de chaises lorsque les nouveaux arrivés se fraient un chemin entre les bancs d'école. Ce vendredi est le dernier jour avant les vacances d'hiver. Certains étudiants se présentent avec un gâteau, en prévision du *brunch*²⁹ organisé par l'école vers 10h30. Les aînés parlent de guerres ; les jeunes, de fêtes.

La question de Sophie fait détourner les têtes. « Alors, quelles sont vos impressions par rapport à hier ? » Il flotte dans l'air comme une indécision. Nathanaël interroge du regard, insiste : « Qui se mouille ? » L'allusion involontaire arrache un rictus à ceux dont les articulations se souviennent de la douche forcée de la veille.

Le premier, un étudiant dévoile, comme des trésors de guerre, les pépites démocratiques visibles sur le site de l'ancienne prison Saint-Léonard. Il y a tout d'abord la phrase, immense, d'Eugène Savitzkaya, gravée dans un bandeau d'inox. Il est presque impossible de la lire en entier, tant elle est longue. Deux cents mètres au moins. Elle parle de coq, de chaux, de

²⁷ Expression employée par le personnage de César dans la série télévisée *Kamelott*.

²⁸ *Imitation Game* relate la façon dont Alan Turing contribua à changer le cours de la Seconde Guerre mondiale en perçant le secret de la machine de cryptage allemande Enigma.

²⁹ Mot-valise anglais combinant les mots *breakfast* (petit déjeuner) et *lunch* (déjeuner).

terre à charbon et de vignes, de Liégeois et de Meuse, de monstres et de sorcières, de barreaux et de chaînes.



Il y a ensuite cette table en forme de carte d'Espagne entourée de 29 tabourets. Elle doit permettre la discussion autour de questions liées à l'immigration.



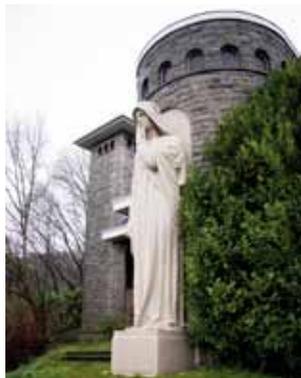
Enfin, il y a, au-devant d'un carré de lavande, une plaque à la mémoire des résistants enfermés entre 1940 et 1945. À l'origine, elle était placée à côté

de la porte d'entrée principale de la prison, pour rappeler que le lieu de détention destiné aux prisonniers de droit commun avait aussi été durant la guerre un instrument de contrainte à la liberté et à la démocratie.



Une aînée, absente la veille, dit avoir participé à sa manière aux recherches en interrogeant Internet. Elle y a trouvé des témoignages de prisonniers politiques datant de la Seconde Guerre. Que, d'un lieu carcéral, on soit passé à un lieu de solidarité est ressenti comme une magnifique revanche sur la sombre histoire du quartier.

La récolte du groupe chargé de visiter le mémorial Walthère Dewé n'est pas moins riche. Un étudiant souligne le paradoxe : la chapelle Saint-Maurice, érigée à la mémoire d'un grand résistant, est à un jet de pierre du centre fermé de Vottem. La sculpture de la Dame blanche, du nom du réseau de renseignements mis sur pied en 1916 par Walthère Dewé, est impressionnante. Même s'il est retiré et si sa situation à mi-pente rend son accès difficile, le site mérite le détour.



© Leslie Xhoffray

Nathanaël s'inquiète : chacun sait-il qui est Walthère Dewé et ce qu'il a fait? Une étudiante rappelle le parcours de ce grand résistant des deux guerres et son extraordinaire contribution à la victoire. Nathanaël confirme : durant la Première Guerre mondiale, 80% des renseignements dont a disposé l'armée américaine provenaient du réseau Dame blanche ; durant la Seconde Guerre mondiale, le réseau Clarence, fondé dès 1939, a été le réseau de renseignements militaires le plus important dans l'Europe occupée.

Les étudiants terminent le bref compte rendu de leur visite en pointant les démarches en lien avec la démocratie visibles sur le site aujourd'hui : arbres de la mémoire plantés tout au long de la descente de la colline ; sur les contremarches de l'escalier conduisant à une stèle dédiée à Walthère Dewé, hommage de mères, d'épouses, de filles, de sœurs aux personnes enlevées et disparues – « un crime contre l'humanité ». Sur la quatrième marche est gravé un extrait d'un poème chilien : « Il n'y avait personne et ils étaient tous là. »



© Leslie Xhofferay

Décidément, certains sites de mémoire liés à la guerre 1940-1945 présentent une remarquable force d'attraction pour les actes de résistance d'aujourd'hui... Par rapport à eux, la stèle dédiée à Maurice Waha, au cœur du quartier de Sainte-Marguerite, tranche par son côté fait divers. Maurice Waha était un marchand de charbon connu et apprécié dans le quartier de Sainte-Marguerite. Le 4 septembre 1944, jour de l'arrivée des troupes américaines à Liège, il est sorti du café où il se trouvait pour tenter de désamorcer un char que les Allemands avaient piégé dans l'espoir de

couper la voie de communication à cet endroit. Il y laissera la vie, ainsi que les 93 autres personnes qui faisaient la file devant une boulangerie. Un monument lui est dédié. Juste en face, dans un parking, un autre monument commémore plus largement les soldats, résistants et autres prisonniers politiques. Dans ce cas, Fontainebleau comme étape dans le circuit de mémoire, pourquoi pas ?



© Leslie Xholtray

« Ce qui est arrivé à Maurice Waha me fait penser à l'homme qui se dresse seul devant les chars sur la place Tian'anmen. Comme lui, il s'est mis en danger pour une foule », commente Nathanaël. « Et puis, vous imaginez la longueur de la file devant la boulangerie ? À cette époque, on mourait de faim... » Une dame se souvient de ces files interminables où, enfant, elle se faisait bousculer plus souvent qu'à son tour. Revenant au personnage de Maurice Waha, quelqu'un fait remarquer que, s'il était très sympathique, il n'en reste pas moins que son geste téméraire autant que courageux a probablement été accompli sous l'emprise de l'alcool. Son penchant pour la boisson était connu ; si l'on en a fait un héros, c'est parce que, en ce temps de guerre, on en avait besoin, ce qui n'enlève rien à la grandeur de son action.

Le groupe chargé d'explorer le cimetière de Sainte-Walburge se montre désappointé. L'accès à la pelouse d'honneur est difficile. Des dates de décès, bien au-delà de 1945, intriguent. À l'angle de deux allées, la sépulture de Georges Truffaut, homme politique liégeois combattant et résistant, se distingue par la présence d'un buste et d'un bas-relief représentant un

coq wallon, œuvres de Louis Dupont.



Nathanaël rappelle le rôle de Georges Truffaut dans la construction du Lycée Léonie de Waha et des Bains de la Sauvenière. Une voix mûre venue du fond de la classe enchaîne : « et des crèches, et des maisons sociales de la rue Louis Jamme ! L'année 1939 a été une année extraordinaire sur le

plan urbanistique ! » « Oui, et des cités jardins, des bibliothèques... alors que, partout ailleurs en Europe, l'effort portait sur l'armement », poursuit Nathanaël. Une participante relève aussi l'influence dont il a usé pour faire acquérir par la Ville de Liège un maximum d'œuvres lors de la vente de Lucerne de 1939³⁰.

Reste le centre fermé de Vottem. Pour être fermé, il est bien fermé. Impossible d'y glisser le petit bout du petit doigt. Au cours d'une conversation téléphonique, la direction a confirmé son refus d'ouvrir les portes au groupe intergénérationnel, arguant que seuls les étudiants susceptibles d'être engagés par exemple en tant que criminologues ou éducateurs étaient autorisés à passer la grille.

Au sein du groupe, on pense à des alternatives. Plan A : recueillir via Internet des renseignements utiles à une réflexion sur ce type d'établissement. Plan B : convier madame France Arets, professeure d'histoire, à transmettre les informations dont elle dispose en tant que présidente du Collectif de résistance aux centres pour étrangers (CRACPE).

Le tour des sites terminé, Sabine récolte les grilles d'analyse, puis récapitule les tâches à effectuer en 2015. Elles sont nombreuses. Il faut, en effet, renforcer et mettre en forme les informations sur les sites ; rédiger les textes et concevoir le graphisme des plaquettes explicatives du parcours ainsi que du dépliant d'invitation à la visite des sites prévue lors des journées portes ouvertes de l'Athénée Léonie de Waha.

L'on convient que le lundi 26 janvier sera consacré à la mise en ordre de la documentation rassemblée entre-temps. Le groupe du mémorial Maurice Waha exprime le souhait de revenir ce jour-là dans le quartier de Sainte-Marguerite pour y interroger des témoins à propos de ce qui s'est passé le 4 septembre 1944. Le groupe Saint-Léonard, quant à lui, accepte sans se faire prier l'invitation de la Bibliothèque Ulysse Capitaine : dans les archives sont conservés des documents sur la Résistance, et une bibliothécaire peut apporter son aide pour établir un parallèle avec des faits actuels de résistance.

Le plan de bataille est dressé, place à la paix des cœurs. Les au revoir sont

³⁰ Cette vente, organisée en 1939 par les autorités nazies autant pour se débarrasser d'œuvres qu'elles jugeaient « dégénérées » que pour financer l'accroissement de l'armement, réunit les noms des plus grands artistes de l'époque : Gauguin, Chagall, Matisse, Kokoschka ou encore Picasso. L'État belge est présent à la vente, mais, proportionnellement, c'est la délégation liégeoise qui a réuni le plus de moyens. Neuf toiles exceptionnelles seront achetées par la Ville.

cette fois assortis de vœux de bonheur et de santé. Les jeunes s'esquivent pour rejoindre les élèves d'autres classes qui commencent à s'agglutiner dans les couloirs. Les aînés s'attardent un peu, pas trop. Ils aspirent, eux aussi, à une mise à distance salutaire par rapport au projet *Démocratie, acquise ou en sursis ?* Après le bruit des bottes, le silence des pantoufles³¹... Mmm.

³¹ Allusion à la formule célèbre de Max Frisch, « Pire que le bruit des bottes, le silence des pantoufles ».

26 janvier 2015

Écrire pour dire

*Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom ... Liberté*

Paul ÉLUARD, poème écrit en 1942

L'hiver, jusque-là clément, montre maintenant les crocs. Des absences sont signalées dans tous les rangs : celui des promoteurs du projet, celui des aînés, celui des jeunes. Parmi les présents, certains, les traits tirés, affichent une mine d'un blanc laiteux comme un jour sans lumière.

Une nouvelle venue est présentée au groupe. Elle s'appelle « Djak », diminutif de Jacqueline. Ses compétences artistiques, couplées à celles d'Anne, serviront à la création d'une œuvre monumentale de moins grande envergure que celle commandée à l'Académie des beaux-arts, et qu'il sera donc possible d'exposer au sein même de l'Athénée Léonie de Waha ou dans d'autres lieux publics. Cette œuvre-là sera, à coup sûr, terminée au mois de mai, tandis que l'achèvement de l'autre, celle de l'Académie, est reporté *sine die*.

Le programme prévoit la rédaction des textes de présentation des lieux visités. Deux groupes ne seront pas disponibles pour cela avant l'après-midi : celui chargé d'explorer le site de l'ancienne prison Saint-Léonard, attendu à 9h à la Bibliothèque Ulysse Capitaine, et celui chargé de présenter le mémorial Maurice Waha, qui accueillera un témoin des faits à 9h30. Il est donc convenu que les autres groupes consacreront la matinée à la mise par écrit des informations recueillies à propos des deux sites visités en commun, l'enclos des fusillés de la Citadelle et le Monument national à la Résistance.

Avant l'éparpillement, deux jeunes et deux aînés font la lecture des rapports du mois de décembre. D'autres se proposent ensuite pour assurer la relève. Après cela, il est temps pour le groupe « Saint-Léonard » qu'accompagnera Nathanaël de se diriger vers la rue Féronstrée, afin d'honorer le rendez-vous pris avec madame Smal, bibliothécaire.



© Leslie Xhofferay

Sabine fournit les titres de transport pour l'autobus. Le groupe « Maurice Waha » quitte lui aussi la pièce pour se rendre un étage plus haut, dans un local qui lui a été réservé. Il est rejoint quelques instants plus tard par le témoin des événements du 4 septembre 1944 dans le quartier de Sainte-Marguerite. À l'époque des faits, il avait six ans.

Dans le local du troisième, une question retient maintenant l'attention : quelle structure donner au texte de présentation ? Craie en l'air, Sabine attend les suggestions. Au lieu de cela, un participant soulève un problème. L'annonce du report de l'érection d'une œuvre monumentale sur le site de l'Enclos des fusillés et de la création d'une deuxième œuvre monumentale, plus petite, plus mobile, constitue une nouvelle donne par rapport à l'organisation de la journée portes ouvertes. Est-il encore pertinent d'envisager des allers et retours entre l'Athénée Léonie de Waha et la Citadelle ? Le groupe est unanime : le problème est à soumettre ultérieurement à l'ensemble des participants au projet.



© Leslie Xhofferay

Petit à petit, les aspects à aborder dans le texte de présentation sont listés : la description visuelle du site, les émotions que peut y ressentir le visiteur, le lien avec les thèmes phares du projet – la démocratie, la liberté, la résistance. La mise en forme graphique n’a pas encore été discutée en commun ; dès lors, les plumes peuvent noircir le papier sans contraintes d’aucune sorte.

Des tables sont disposées de manière à former deux îlots. Cécile se joint au groupe « Monument national à la Résistance », Sabine à celui « Enclos des fusillés ». La pièce est bientôt noyée de murmures. Dans l’air flotte une agréable odeur de café. Sur une table isolée, outre la *Déclaration universelle des droits de l’homme* et *La guerre en magazine* précédemment mis à disposition, a été déposé un curieux ouvrage dont le format rappelle celui des livres classiques, mais qui se présente en réalité comme une bande dessinée. Il s’intitule *La Vague*³² et relate l’expérience réellement menée en 1967 dans une école américaine par un professeur d’histoire qui voyait là le moyen de faire comprendre à ses élèves comment peut naître et se développer une société totalitaire.

L’obéissance et la soumission à l’autorité faisaient alors l’objet des premières recherches scientifiques (entre autres, l’expérience de Milgram³³, en 1963). Dans cette classe du lycée californien, le processus de formation d’un régime autocratique a été artificiellement enclenché. Étonnamment vite, une communauté s’est formée autour de valeurs et de règles formalisées par des symboles – un salut, un drapeau, un uniforme. Le jeu de rôle grandeur nature a tourné au drame : chacun, y compris l’enseignant, s’est trop investi, et cela de manière extrême. Des disputes ont éclaté entre membres et non-membres du mouvement *La Vague*. L’expérience a été brutalement interrompue, mais a laissé des traces chez tous ceux qui l’ont vécue.

À l’heure de la pause, Cécile fait voir un morceau de son enfance, retrouvé peu de temps auparavant dans son grenier. Il s’agit d’un conte illustré intitulé *Roux sur la lune*³⁴ et signé... Arthur Haulot. L’auteur l’a rédigé en 1942, alors qu’il était détenu à la prison de Saint-Gilles, à l’intention de sa

³² *La Vague*, roman graphique de Stefani Kampmann d’après le roman de Todd Strasser, traduit de l’allemand par Aleth Gaulon, Éditions Jean-Claude Gawsewitch, 2009, titre original *The Wave*.

³³ Voy. note 15.

³⁴ A. Haulot, E. Ivanosky (ill.), *Roux sur la lune*, Paris-Bruxelles, Pierre de Méyère éditeur, 1963.

« petite fille chérie ». Au bout d'une demi-heure, les groupes se reforment, au troisième comme au quatrième étage.



© Leslie Xhofferay



© Leslie Xhofferay



© Leslie Xhofferay



© Leslie Xhofferay



© Leslie Xhofferay

Les rédacteurs sont à ce point concentrés qu'ils lèvent à peine la tête au retour du groupe « Maurice Waha ». Le témoin des événements de 1944 prend discrètement congé. Les membres du groupe « Saint-Léonard » ne tardent pas à réapparaître, les joues rosies par le froid et l'air satisfait. Leslie, appareil photo en bandoulière, est parmi eux. Le texte à propos de l'Enclos des fusillés est terminé, celui à propos du Monument national à la Résistance sur le point d'être achevé. Chacun des deux textes est lu à voix haute et soumis à l'approbation des participants.

Le Monument national à la Résistance suscite quelques commentaires. Un ancien propose que soit signalé le fait que les personnages sont tournés vers l'Est – c'est, semble-t-il, une tradition pour les monuments aux morts en Wallonie, et sans doute aussi ailleurs. Son voisin voudrait que soient évoqués les autres combats pour la liberté dont le site garde la mémoire, comme les stèles dédiées à Guernica ou aux Boat People. Le monument illustre une résistance multiple – intellectuelle ou armée, belge ou étrangère. Ce constat amène une question : quels seraient, aujourd'hui, les moyens de résistance à notre portée ?

Un jeune pense à la résistance passive, la seule d'après lui qui permette d'exprimer son opinion de manière claire, à défaut d'arme. Un autre participant voit dans l'art un moyen efficace de protester. « Comme le tableau *Guernica*³⁵, justement ! » Une senior évoque l'actualité. Tous ces rassemblements, partout, pour défendre la liberté d'expression... simple manifestation populaire ou véritable acte de résistance ? La devise « L'Union fait la force » a-t-elle encore un sens ? Dans sa réponse, un jeune souhaite qu'à l'indispensable vigilance face à tout extrémisme soit associée une attitude de tolérance qui rende possible l'ouverture au point de vue de l'autre. De la concertation et du compromis peut naître la paix. Un senior le rejoint : « Chacun a sa définition de la démocratie et, à mes yeux, la concession en fait partie. » Le mot de la fin revient à l'une des aînées : nous ne sommes plus en guerre ; aujourd'hui, la résistance est autre.

Il est 12h40, l'heure de se restaurer. À 13h40, le travail de rédaction se poursuit, chaque groupe travaillant cette fois sur le site qu'il a été seul à visiter. La documentation récoltée est étalée sur les tables. Certains interrogent Internet à partir de leur tablette. Il y a ceux qui suggèrent, il

³⁵ *Guernica* est une des œuvres les plus célèbres du peintre espagnol Pablo Picasso. La toile dénonce le bombardement de la ville de Guernica commandé par les nationalistes espagnols et exécuté par des soldats nazis et fascistes italiens, le 26 avril 1937, en pleine guerre d'Espagne.

y a ceux qui écoutent, il y a ceux qui préfèrent laisser à d'autres la tâche de rassembler les informations, de les classer, de les formuler. L'après-midi avance, la rédaction des textes aussi. À 15h30, heure du départ, tout est bouclé.

Retour vers le futur

Quand une multitude de petites gens dans une multitude de petits lieux changent une multitude de petites choses, ils peuvent changer la face du monde.

Erich FRIED, poète, traducteur et essayiste autrichien

Tout semblait clair. Le matin, lecture critique des textes rédigés la veille, carte des lieux de mémoire à visiter, organisation de la journée portes ouvertes. L'après-midi, accueil de Mme Arets, membre actif du Collectif de résistance aux centres pour étrangers (CRACPE). Tout semblait clair, et pourtant, cette matinée-là sera celle des mises au point.

Nathanaël prend d'abord la parole pour rappeler que l'année 2015 est celle de la commémoration du 70^e anniversaire de la libération des camps. Il retrace les événements en quelques mots : Américains et Russes progressent à peu près à la même vitesse vers l'Allemagne et libèrent les camps les uns après les autres. Dès juillet 1944, les Soviétiques libèrent un premier camp, celui de Majdanek près de Lublin, en Pologne. Cet été-là, ils continuent avec les camps de Belzec, Sobibor et Treblinka. Ils libèrent Auschwitz, le plus grand camp de mise à mort et de concentration, en janvier 1945. Quant aux Américains, ils libèrent Buchenwald en avril 1945, puis, le même mois, Dora-Mittelbau, Flossenbürg, Mauthausen et aussi Dachau, la matrice des camps, l'endroit où furent internés dès 1933 des opposants politiques, des handicapés, des Témoins de Jéhovah, des Tziganes, des homosexuels, des criminels récidivistes et autres « inadaptés sociaux ». La carte d'Europe est criblée d'autres lieux de sinistre mémoire : Stutthof, Sachsenhausen, Ravensbrück, Neuengamme, Bergen-Belsen et tant d'autres encore. Le dernier camp, Theresienstadt, sera libéré les 8 et 9 mai 1945 par l'Armée rouge.

Si, à l'époque, l'existence des camps est connue, l'ampleur des crimes qui y ont été perpétrés ne l'est pas. Les nazis tentent en vain d'effacer les preuves du meurtre de masse : dynamitage de chambres à gaz et de fours crématoires, marches de la mort pour les prisonniers encore capables de tenir debout. Chez les vainqueurs, qu'ils soient Russes, Américains ou

Anglais, c'est le même sentiment d'horreur, la même rageuse indignation. Des films d'époque montrent des soldats américains prostrés ou retranchés derrière l'œil de leur caméra. Les chefs politiques sont loin. Or, des mesures urgentes sont à prendre. Chez les Américains, deux ordres sont alors donnés : plus aucun soldat ne peut adresser la parole à un Allemand ni partager avec lui sa ration ; dans les camions déchargés à la hâte, on fait monter des civils venus des grandes villes et choisis au hasard, on les oblige à défiler dans la puanteur des camps, à voir de leurs yeux l'étendue du massacre et du mal fait aux « ennemis du Reich ». Selon le principe de la responsabilité collective, la souillure des camps tache le peuple allemand tout entier.

Les événements se précipitent. Face à la menace soviétique qui se dessine dès la libération du dernier camp en mai 1945, une autre stratégie est rapidement adoptée, qui vise à opposer au totalitarisme un régime démocratique stable et prometteur. Les G.I.s³⁶ sont alors invités à distribuer des vivres et à apporter une aide matérielle à la population ouest-allemande. La résurgence des partis politiques et des groupes citoyens est encouragée. Aujourd'hui, l'Allemagne est le pays le plus riche d'Europe. Avec le recul, il apparaît profitable que la réponse à l'absence de démocratie ait été la démocratie.

Nathanaël, après l'allusion au reportage télévisé dont il a suivi la diffusion la veille, revient au projet *Démocratie, acquise ou en sursis ?* Il estime essentiel d'évoquer la commémoration des camps lors de la journée portes ouvertes, ainsi que de présenter la réaction démocratique des Américains comme un exemple pour aujourd'hui.

Viennent ensuite deux scoops qui placent sous un jour nouveau l'enjeu du projet. En premier lieu, celui-ci – cela vient d'être confirmé par la Direction – sera mis à l'honneur, soit au lancement de la journée portes ouvertes, soit à sa clôture. De 1500 à 1800 visiteurs sont attendus, et la presse sera présente. En second lieu, le 8 mai étant la date de commémoration officielle de l'Armistice, une pièce créée pour l'occasion sera présentée la veille, le 7 mai, au centre culturel des Chiroux. Au cours de cette manifestation, des personnalités seront invitées à prendre la parole et, parmi elles, des délégués du groupe intergénérationnel qui s'est formé autour du projet *Démocratie, acquise ou en sursis ?*

³⁶ Initiales de l'expression anglaise « *government issue* », « fourniture du gouvernement », expression placée sur les effets des soldats et appliquée plaisamment aux hommes (*Le Grand Robert de la langue française*, entrée G.I.).

« Y a-t-il des questions ? » Seul le silence répond. L'une des jeunes participantes réprime un bâillement. Trop tôt pour un tel largage d'informations. Le terrain n'est pas prêt... Le groupe se réveille lorsque l'urgence lui est brandie sous le nez : les infographistes attendent. Quatre points de la Charte demandent à être finalisés : la production d'une carte des lieux de mémoire, l'organisation des trajets vers l'enclos des fusillés de la Citadelle, la mise sur pied d'un parcours réflexif et d'un « café philo ».

Un ancien lance un premier pavé dans la mare : pourquoi un parcours extérieur, finalement ? S'il n'y a pas d'œuvre monumentale à dévoiler, les gens, à condition d'avoir été bien sensibilisés, se rendront d'eux-mêmes sur les sites, non ? Vient alors la question : « Sur quoi veut-on faire réfléchir par rapport aux sites ? » Aussitôt, un senior enchaîne : « C'est vrai, ça. Pour le moment, le point de vue adopté est surtout historique. Mais le plus important n'est-il pas de relier le passé au présent ? » Oui, c'est bien là l'objectif premier de l'action commune entreprise depuis novembre, et tous reconnaissent que c'est là-dessus qu'il faut désormais travailler.

Des rangs des seniors, un deuxième pavé vient troubler le cours tranquille du projet. « La parole est aux jeunes ! C'est à eux à s'investir ! » Tout le monde est d'accord pour l'idée d'un partage de vécu à égalité. Comment ? En formalisant sa propre définition de la démocratie et en la confrontant à celle des autres. « Bonne idée ! Ce sera bien plus riche que de laisser un ou deux leaders mener les groupes ! » Un sourire et un clin d'œil viennent atténuer le côté piquant de la répartie.

Un jeune rebondit sur cette dernière suggestion : lors de la journée portes ouvertes du 9 mai, les visiteurs pourraient, eux aussi, noter leur propre définition de la démocratie dans un espace prévu à cet effet. L'idée est aussitôt approuvée et amène une senior à en formuler une autre : créer dès à présent un « mur de la démocratie », sur lequel chacun des participants au projet viendrait inscrire un mot clé. L'emballement est de plus en plus perceptible.

Un senior propose l'ordre de marche suivant : lecture à voix haute des rapports de visite, avec mise en lumière des liens entre les sites et la démocratie ; réalisation du « mur de la démocratie » ; échange des définitions personnelles de la démocratie en sous-groupes. La réflexion a pris un tour inattendu, le programme est bousculé, mais chacun y voit une occasion de se réapproprier le projet. L'actualité, restée occultée trop

longtemps, est enfin placée sous les feux des projecteurs.

Après l'écoute attentive des rapporteurs des groupes « Saint-Léonard » et « Maurice Waha », l'attention se focalise sur le tableau mural au centre duquel apparaît le mot démocratie. D'autres mots viennent peu à peu s'y relier, et le soleil aux multiples rayons ainsi dessiné semble galvaniser les énergies. Diversité, parole, expression, droits, idéologie, pensée, liberté, humanité, négociation, espoir, antidémocratie, multiculturalité, solidarité, vote, droit de vote, devoirs, choix, oppression, participation, aider-organiser-diriger-prévoir, les perceptions de la démocratie sont si personnelles, si diversifiées que cela en donne le tournis.



© Leslie Xhofferay

Un temps est laissé à chacun pour rédiger plus finement sa perception de la démocratie et la transmettre ensuite au groupe. Des mots reviennent, porteurs d'une vision partagée : liberté, droit, respect, responsabilité, citoyen, mais aussi utopie, peur, impossibilité. Dans les sous-groupes, on tente de dégager des axes de réflexion propres à nourrir le parcours sur la démocratie qui sera proposé aux visiteurs lors de la journée portes ouvertes. Juniors et seniors évoquent leurs vécus, argumentent, avec fougue parfois, mais toujours dans le respect.

Le tour des groupes qui s'ensuit met en lumière la richesse des échanges. Un plan du parcours dans l'enceinte du local est ébauché. Sur l'estrade, une carte de la ville avec le tracé du parcours de mémoire ; au centre, la maquette de l'œuvre monumentale et les panneaux où seraient apposées des photographies prises entre 1939 et 1945 et d'autres plus actuelles ; au fond, le « café philo ». Quelqu'un suggère de remplacer les textes par des

objets ou des images à forte valeur symbolique, comme une balance de justice, un bulletin de vote, une manifestation, etc. Un autre privilégierait les formules-choc du style « Démocratie, un droit ou une utopie ? », « Démocratie, choisir ou mourir ? », « Démocratie, vivre ou survivre ? ».

De l'interaction entre les générations a jailli l'étincelle. Le projet du mois de mai promet d'être à la hauteur de l'audience exceptionnelle qui lui sera accordée.

Pendant la pause de midi, une participante, militante d'Amnesty International, concrétise son idéal de justice en faisant circuler un appel à signature en soutien au blogueur saoudien Raïf Badawi, flagellé en public. Dans le même temps, elle met à la disposition de tous un album dessiné, à la fois cocasse et tragique, publié pour la première fois en 1944-1945. L'ouvrage s'intitule *La Bête est morte ! La guerre mondiale chez les animaux*³⁷. Les personnages allégoriques font sourire : ainsi, Göring prend les traits d'un cochon, Goebbels celui d'un putois, le général de Gaulle est représenté par une cigogne, des Néerlandais par des vaches, l'Allemagne est désignée sous le nom de « Barbarie ».

Transmission de mémoire et défense des droits de l'homme, bel exemple d'alliance entre résistance passée et vigilance d'aujourd'hui...

³⁷ *La Bête est morte ! La guerre mondiale chez les animaux*. Fascicule premier : *Quand la bête est déchaînée*. Fascicule 2 : *Quand la bête est terrassée*, Éditions Gallimard, 1999.

27 janvier 2015 - 2^e partie

C'est arrivé près de chez vous

Le prix de la liberté, c'est la vigilance éternelle.

Thomas JEFFERSON

Un couple fait son entrée dans la classe. Elle a la voix posée, le regard déterminé, le sourire bienveillant. Lui, très grand, la suit d'un pas calme et assuré. Elle accepte le café qu'on lui tend, lui, non. Ils s'installent face au groupe et attendent. Dans le fond du local, un écran s'allume.

Elle se présente. Elle se nomme France Arets et se bat depuis quinze ans contre l'existence du centre fermé de Vottem. Passionnément engagée dans ce combat, elle fait partie du CRACPE, le Collectif de résistance aux centres pour étrangers, « né de la volonté commune de personnes de toutes origines, idées et conceptions philosophiques de se mobiliser pour empêcher l'ouverture du centre fermé pour étrangers de Vottem, dès 1997 »³⁸.



© Leslie Xhofferay

R., assis à ses côtés, expose la raison de sa présence : originaire d'Afrique, il vit en Belgique depuis quinze ans, y travaille et y paie ses impôts. Une demande de régularisation a été introduite en 2009 par un avocat. Dès lors, il ne comprend pas pourquoi, au début de l'année 2014, il a été appréhendé

³⁸ Passage extrait du tract invitant à participer à ce collectif.

en pleine rue par des policiers, pourquoi il a été placé sans jugement au centre fermé de Vottem, pourquoi il lui a fallu attendre si longtemps et déployer tant d'énergie pour pouvoir en sortir. Il ne comprend pas, alors, il témoigne...



© Leslie Xhoeffray

Les chaises se tournent vers l'écran. Par le truchement d'un reportage télévisé³⁹, les grilles du centre fermé de Vottem s'ouvrent au public. Les images défilent. À première vue, tout paraît si propre, si normal, si légal... Mais les conditions de vie s'apparentent indiscutablement à celles d'un régime pénitentiaire : les lieux sont hautement sécurisés, des fouilles régulières y sont pratiquées, les droits de visite sont réglementés, les promenades et autres activités de plein air sont limitées. Des sanctions peuvent être appliquées, comme la privation de courrier, la suppression du téléphone, du droit de visite ou de la bibliothèque, les corvées, la mise en isolement.

Pourtant, le principe même de l'enfermement de personnes innocentes est contraire à l'article 9 de la Déclaration universelle des droits de l'homme qui énonce que « nul ne peut être arbitrairement arrêté, détenu ou exilé ». France Arets évoque la tradition d'accueil aux migrants de la Belgique et de la ville de Liège en particulier. En fait, jusqu'en 1974, l'immigration était à la fois légale et bienvenue. Les difficultés économiques qui ont secoué l'Europe tout entière ont changé la donne. Les conditions se sont durcies.

³⁹ RTL, émission *Reporters*, 1999.

Les personnes étrangères peuvent être refoulées dès l'aéroport, si elles ne sont pas en possession des documents requis et qu'elles n'ont pas le réflexe d'introduire une demande d'asile. Il arrive que les retours soient « volontaires », c'est-à-dire acceptés sous la pression des autorités qui découragent les candidats à l'asile en évoquant les centres fermés et les procédures d'expulsion.

Pour séjourner légalement en Belgique, il faut être en possession d'un titre de séjour – comme un passeport en cours de validité assorti d'un visa touristique, un visa en vue des études, ou une attestation d'enregistrement en tant que citoyen de l'Union européenne – ou introduire une demande d'asile, qui ouvre le droit à un séjour provisoire. En cas de régularisation, le migrant reçoit une carte d'identité. Si l'accueil n'est pas obtenu, tout contrôle sur la voie publique peut conduire immédiatement à la détention dans un centre fermé.

Le premier centre fermé en Belgique a été le « centre de transit 127 », à proximité de l'aéroport de Bruxelles-National. Il a ouvert ses portes en 1988. Depuis, cinq autres centres ont vu le jour – dont celui de Vottem, le sixième, en 1999. Jusqu'en 2006, des mineurs d'âge y étaient enfermés. Condamnée par la Cour européenne des droits de l'homme pour traitement inhumain et dégradant, la Belgique a mis un terme à la détention de mineurs non accompagnés, et une aile spécialement destinée aux familles a été ouverte au centre fermé de Merksplas le 23 janvier 2006.

Les étrangers détenus dans les centres fermés n'ont donc commis aucun délit. Fuir la guerre, la persécution, la misère, ce n'est pas un crime. Pourtant, 8000 personnes transitent annuellement par ces centres. R. est du nombre. La régularisation annoncée lui a été refusée. Les policiers qui l'ont arrêté l'ont incarcéré après avoir contacté par téléphone l'Office des étrangers. En route pour Vottem. « Vottem ? C'est où Vottem ? », s'est demandé R., abasourdi. Ce n'est qu'une fois passées les grilles du centre fermé qu'il a été autorisé à avertir son avocat. Il sera par la suite emmené, menottes aux poings, devant un tribunal. Au vu de son casier judiciaire vierge et du travail régulier qu'il a exercé en Belgique, le juge ordonnera sa libération. Mais l'Office des étrangers fera appel de ce jugement et gagnera finalement de décider lui-même, quand bon lui semblera, de la libération de R.

Sans l'avocat, sans le soutien du CRACPE, R. ne serait pas là, à décrire le

quotidien d'un détenu au centre fermé de Vottem. Les journées si vides, les comptages – celui du matin, celui du soir, « comme des animaux » –, la chambre d'isolement – pour les rebelles, les suicidaires, les personnes qui seront rapatriées le lendemain. La détention peut durer cinq mois, mais le compteur est remis à zéro si le candidat réfugié refuse l'expulsion.

Aujourd'hui, R. est chômeur non indemnisé. Il proclame avec fierté qu'il n'a perçu aucune aide sociale, et qu'il n'en fera jamais la demande. Il a un passé professionnel et fait le même rêve que bien de Belges, gagner par son travail de quoi vivre dignement. Il n'est pas un criminel. Non, vraiment, pas un criminel.

La simplicité et la sincérité du témoignage de R. touchent les personnes qui l'écoutent. On l'interroge encore, sur son parcours, sur son avenir, sur son séjour en centre fermé. Y a-t-il des femmes à Vottem ? Il répond que non, que seuls des hommes y sont détenus, plus d'un millier chaque année. Et des enfants ? Non, il n'en a pas vu.

France Arets explique. Le 26 janvier 2006, il y a eu à Liège une manifestation de 5000 personnes pour protester contre l'enfermement des mineurs. Depuis 2009, les enfants ne sont plus détenus dans les centres fermés et vivent dans un logement avec leur famille, sous la surveillance de l'Office des étrangers, bien entendu.

« Et en Flandre, y a-t-il eu comme à Liège des mouvements de protestation ? », se demande un senior. France Arets est prise de court. Elle peut citer des groupes de Bruxelles, mais, pour la Flandre, elle hésite. Des militants encore actifs, il en existe encore, sûrement. Se sont-ils organisés ? Elle l'ignore, et recommande de consulter pour plus d'informations le site « www.gettingthevoiceout.org », dont l'ambition est de rassembler des témoignages.

Elle distribue également le feuillet de présentation du CRACPE et de son action. Des mots y éclatent, comme des cris : « Les centres fermés et les rapatriements forcés sont la négation des droits humains les plus élémentaires. Ils portent en eux les germes de la violence et de la mort. » L'ambition du CRACPE est « d'interpeller les décideurs politiques, de construire un mouvement de résistance au niveau national et européen ».

Résistance. Le mot est écrit. Là. Noir sur blanc.

3 mars 2015

Parle, je t'écoute

Un travail constant vient à bout de tout.

VIRGILE, Géorgiques, I, 145-146

Tout sourire, Anne, une nouvelle venue parmi les animatrices, embrasse du regard le groupe des jeunes à sa gauche, celui des seniors à sa droite. Sophie prend la parole pour la présenter. « Nous accueillons Anne qui vient prêter main-forte au projet. Étant donné qu'elle ne nous connaît pas tous, je propose un tour de table ». Démarrage à gauche. Les prénoms s'enchaînent, à un rythme tel qu'il paraît illusoire qu'Anne les retienne tous. Elle remercie pourtant d'une inclination du menton.

La séance du jour commence par la désignation de rapporteurs. « Y a-t-il des volontaires ? » Aucune réaction. « Y a-t-il des volontaires ? » Pas un frémissement dans les rangs. Aux grands maux les grands remèdes. Nathanaël se tourne vers les jeunes : « Toi et toi, vous êtes désignés. » L'ordre s'achève en pirouette : « Vous faites la même chose avec vos seniors ! » Éclat de rire. Deux anciens n'attendent pas d'être pointés du doigt pour proposer leurs services. Une senior se joint à eux. Très bien, cela fera un candidat par demi-journée. Plus difficile : la récolte des rapports rédigés. Qui faisait quoi ? Plus personne ne sait ? Il apparaît que l'ainé chargé de la mission est absent. Une étudiante communique le fruit de son propre travail. Un senior lit ce que, en dehors de tout mandat, il avait écrit pour lui-même. Rien à ajouter ? Rien à ajouter.

Djak se lève alors, s'avance au centre de la pièce pour présenter la maquette de l'œuvre collective. Des rubans souples et transparents partent en vagues d'un côté à l'autre d'un support rigide limité par deux panneaux latéraux. Dans les creux du tracé sinusoïdal s'intercalent des boules blanches de polystyrène expansé de différentes tailles. L'artiste n'attend pas les questions pour se lancer dans les explications. Tout s'articule à partir d'un élément central, la démocratie, représentée par la sphère la plus grande. Autour d'elle gravitent d'autres sphères plus petites, porteuses des multiples modes d'expression du concept. Elles apparaissent lumineuses, victorieuses, parce qu'elles ont franchi les lignes

d'obstacles sur trois niveaux : de bas en haut, les obstacles nés de l'individu, du groupe ou de la société et, de gauche à droite, les obstacles nés du passé ou de la résurgence du passé – les mouvements « néo » –, ceux qui se dressent aujourd'hui, ceux qui surgiront demain. Dans la version définitive, ces lignes d'obstacles seront réalisées en treillis métallique, de manière à prendre l'aspect de barbelés. L'œuvre collective prendra place au parapet de l'escalier d'honneur de l'Athénée Léonie de Waha.



© Leslie Xhofferay

Il reste deux jours pour, en ateliers, venir à bout des tâches commencées. Le plus simple est de d'abord reconstituer les groupes chargés de la rédaction des textes de présentation des sites visités. Une fois au point, ces textes devront être saisis et mis en page dans un logiciel en vue de la réalisation d'un prospectus. Pour cela, les participants s'accordent une heure et demie, jusqu'à l'interruption. Quelques secondes suffisent pour reconstituer les îlots de travail. L'ambiance est studieuse. Les suggestions, les réponses, les arguments et contre-arguments s'échangent à mi-voix. « Donne ton avis, je t'écoute », murmure une voix mûre. « Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce que tu ne crois pas que... » C'est de cette façon à la fois respectueuse et égalitaire qu'un jeune s'adresse au doyen de la « classe », si l'on peut ainsi appeler cette insolite communauté d'apprenants. Le but commun poursuivi depuis des mois a aboli les âges.

Après la pause, le travail s'organise autour de six ateliers : la préparation du « café philo », le choix de photos évoquant l'état de la démocratie

depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui, la présentation en panneaux illustrés et commentés des différentes étapes du projet *Démocratie, acquise ou en sursis ?*, la production d'outils de communication – exposé et document audiovisuel –, la conception de dépliants – programme en vue de la journée portes ouvertes et présentation des différents sites de mémoire –, la calligraphie des mots définissant la démocratie sur les sphères de polystyrène. Il est possible pour chacun de passer d'un atelier à un autre, à l'exception de l'atelier artistique. Les ordinateurs de la classe d'histoire sont allumés, celui du local du troisième étage aussi. C'est parti, jusqu'à la pause de midi.



© Leslie Xioffray



© Leslie Xioffray



© Leslie Xhofferay



© Leslie Xhofferay



© Leslie Xhoifray



© Leslie Xhoifray

Son sandwich à peine avalé, un jeune arpente le local, une curieuse boîte sous le bras. Il avise une table isolée au milieu de la pièce. Il s'y installe, sort de la boîte plateau de jeu et pièces d'échec. Magnifiques. Sur l'échiquier, des Polonais affrontent le Saint-Empire romain germanique. Le jeu a été acheté à Cracovie, lors d'un voyage scolaire qui avait pour but la visite du camp de concentration d'Auschwitz.

Qui veut jouer ? Qui sait jouer ? Un senior, absorbé par la lecture de son journal, ne relève même pas la tête. À ses côtés, deux aînées discutent de choses et d'autres sans rien remarquer. Imperturbable, l'adolescent attend. Au bout de quelques minutes, une jeune fille s'approche. Elle ne connaît pas les règles du jeu. Il les lui explique, clairement, méthodiquement, avec des gestes mesurés. La partie s'engage. La demoiselle y a-t-elle pris goût ? Pas sûr. Elle est remplacée par un jeune homme qui, lui, a l'air de connaître son affaire.

Le redémarrage des ateliers est difficile. Deux groupes décident de s'associer : celui du « café philo » et celui chargé d'illustrer le passé et le présent. Dans l'angle opposé de la pièce, Anne est assise devant l'écran d'ordinateur où défilent déjà les photographies des différents moments du projet. Elle s'impatiente. « Les filles, vous venez ? Si vous voulez la démocratie, c'est maintenant. Sinon, j'entre en dictature, et je choisis moi-même ! »

4 mars 2015

Coups de zooms

S'il s'avère que faire de mon mieux n'est pas suffisant, au moins ça m'évitera de regarder derrière moi en me disant que j'ai eu trop peur d'essayer.

Michael JORDAN

Le printemps est là. Le printemps météorologique, du moins. Un soleil éclatant perce à travers la vitre et aveugle les jeunes assis en face de la fenêtre. La tenture est refermée, une tenture orange qui donne à la pièce un air à la fois gai et intime. Les papotages s'éternisent : on attend des aînés qui, décidément, tardent à arriver. « Je propose qu'on commence ? », suggère Sabine. Elle ne doit pas le dire deux fois.

La journée sera consacrée à la poursuite des ateliers mis sur pied la veille. Mais avant cela, une animation autour du livret est prévue. Une tasse remplie à ras bord de petits carrés de papier pliés circule de main en main, en même temps que des séries de feuilles agrafées. Pour les participants qui ont sous les yeux des extraits numérotés et sous les doigts un chiffre, la consigne est triple : lire le passage à voix haute, exprimer les pensées qu'il inspire, inviter ensuite le reste du groupe à faire de même.

Le premier extrait tiré au sort fait allusion à l'expérience de Milgram, reconduite des années plus tard dans un autre contexte, celui de la télé-réalité, où elle prend la forme du « Jeu de la mort ». Le pourcentage très réduit du nombre de candidats favorables à l'arrêt du processus est déroutant. Est-il donc si difficile de se dérober à une influence, quelle qu'elle soit ? Sous la pression du public, de l'animateur vedette, ou de scientifiques en blouse blanche, que reste-t-il de notre liberté de pensée et d'action ? Au cours de l'expérience de Milgram, un deuxième scientifique entre en scène et conteste la position du premier. Le taux d'acceptation des règles qui était presque de 100 % retombe à 50 %. Dans le « Jeu de la mort », le taux de candidats qui vont jusqu'au bout de l'opération est également de presque 100 %. Cela veut-il dire que tous, autant que nous sommes, même dans une situation de conflit moral extrême, nous choisirions la soumission plutôt que la rébellion ? Que tous, placés dans les mêmes conditions que les candidats, nous entrerions dans la dynamique

mise en place par un pouvoir ?

Le deuxième extrait évoque les victimes du nazisme. Toutes les victimes, et pas seulement celles d'origine juive. Le silence à propos d'un autre peuple, celui des Tziganes, est inexplicable. Pourtant, entre 80 et 85 % d'entre eux sont morts dans les camps. Nathanaël, plus que quiconque en sa qualité d'historien, sait à quel point il faut se montrer vigilant par rapport à la manière dont l'histoire est rapportée. Même de bonne foi, il est si facile de manipuler ; même prévenu du danger, il est si facile d'être manipulé...

« Le sort des Gitans me rappelle le parcours des Territoires de la Mémoire », confie une étudiante. « Je revois les triangles de couleurs différentes, pour différencier les individus selon la raison de leur incarcération. » Une senior intervient à son tour pour rappeler que Dachau a été construit avant la guerre pour qu'y soient incarcérés des Allemands : vagabonds – on dirait aujourd'hui SDF –, personnes sans qualification ou sans instruction, chômeurs de longue durée, nomades – perçus comme asociaux –, handicapés, homosexuels, en un mot, aux yeux des nazis, tous les « parasites » et les « déviants ».

Un jeune commente la dernière phrase du passage, celle où est posée la question « Ne serait-ce pas plutôt à celui qui reçoit le témoignage d'élargir son regard ? » C'est exactement ce que lui-même a essayé de faire par rapport aux informations transmises à propos des centres fermés. Seul le point de vue des opposants aux centres a été exposé. Or, le cas de R., certes poignant, ne concerne que lui et ne reflète pas nécessairement la situation des autres sans-papiers. Peut-être est-ce à raison que, parfois, les autorités prennent des mesures d'expulsion ? Comment savoir ? Un jeune le rejoint en disant avoir ressenti de la partialité dans la manière de présenter la problématique.

La pêche aux extraits se poursuit. Un senior lit celui qui évoque le mouvement des Anonymous. Tout de même, trouve-t-il, c'est assez dérangentant ces masques derrière lesquels on se cache. La liberté d'expression supposerait que l'on puisse agir à découvert. « Et courir ainsi le risque d'être emprisonné ? », rétorque un jeune. « Sans doute, réplique l'ainé. C'est là une manière de prendre ses responsabilités. » « Et les résistants pendant la guerre ? Ne prenaient-ils pas un faux nom ? », poursuit l'adolescent. Le vieil homme argumente. Dans les manifestations,

ce qui compte, c'est le nombre. Choisir de s'abriter derrière un masque affaiblit l'action. Un autre senior intervient pour évoquer toutes les fois où le masque a été utilisé comme un symbole de ralliement, l'individu s'effaçant alors au profit d'une communauté soudée autour d'un message.

Après la lecture du passage qu'un heureux hasard lui a réservé, un senior regrette qu'effectivement le parc de la Citadelle et l'Enclos en particulier ne soient pas plus fréquentés. Il habite le quartier et, à ce titre, est témoin des allées et venues. Seuls des écoliers encadrés par des enseignants visitent l'Enclos, dont l'accès est jugé bien trop discret. Les autorités de la Ville verraient-elles un inconvénient à rappeler l'histoire de l'endroit ? Ne pourraient-elles pas envisager de placer des bornes d'information non seulement sur le site, mais aussi, par exemple, à l'entrée de l'hôpital de la Citadelle ?

Des extraits sont simplement lus, sans éveiller de réactions. Quelqu'un établit un parallèle entre la stratégie économique des Américains vis-à-vis de l'Allemagne après la guerre et la situation de la Grèce dans l'Europe d'aujourd'hui. Dans un sourire, un senior fait remarquer qu'à l'époque il y avait une bonne raison de ne pas laisser le marasme se prolonger. On a vu ce que cela avait donné à la suite de la Première Guerre mondiale. Autant éviter par tous les moyens de recréer les conditions d'un troisième conflit mondial...

Au cours d'une lecture, le mot « rexiste » laisse un jeune perplexe. Ce dernier ne fait pas le lien avec le parti politique fondé par Léon Degrelle. Un senior rappelle les faits. Si, en 1936, le mouvement a eu les faveurs d'une certaine frange de la population, à partir de 1940, beaucoup s'en sont détournés quand ils ont vu les rexistes collaborer avec l'ennemi, adhérer aux thèses antisémites et même combattre sur le front de l'Est aux côtés des soldats du Troisième Reich. Une dame croit comprendre pourquoi le terme n'éveille aucun écho. Après la guerre, les esprits se sont tournés vers l'avenir qu'on annonçait prometteur et radieux. Les parents ne se sont pas souciés de transmettre à leurs enfants les souvenirs d'une guerre qu'ils cherchaient à oublier. Le temps qui passe a fait le reste. Des épisodes peu glorieux de l'histoire de la Belgique sont tombés dans l'oubli.

L'un des passages retenus portait sur le carnet personnel envisagé par un étudiant, plus intime que les rapports proposés au groupe. À la question « Quelqu'un en a-t-il tenu un ? », personne n'avait bronché.

Sabine avait alors fait remarquer que c'était souvent comme cela dans la dynamique d'un projet, certaines idées étant balayées au profit d'autres. La lecture de Nathanaël, le dernier à prendre la parole, vient confirmer ce fait. Le parcours réflexif devait tendre à fournir une réponse à la question « Démocratie, acquise ou en sursis? » Au vu de l'évolution du travail de groupe, il conviendrait de corriger la formulation, étant donné que, lors de la journée portes ouvertes, l'objectif sera finalement de donner au visiteur les moyens de se forger sa propre opinion.

4 mars – 9 mai 2015

Vivre, pas juste exister⁴⁰

Ne doutez jamais qu'un petit groupe d'amis conscients et engagés puisse changer le monde. C'est même la seule chose qui se soit jamais produite.

Margaret MEAD, anthropologue

Dans l'équipe de Djak, on trouve un nom pour l'œuvre en train de se créer : « Voyage vers la démocratie ». Sur une plaque au pied de l'escalier d'honneur sera imprimée l'idée que les concepts et les volontés humaines peuvent faire exploser des réseaux d'obstacles.

L'espace du local du troisième étage sera divisé par des panneaux illustrant d'un côté des faits de résistance passés et de l'autre des faits de résistance actuels. Les examiner devrait susciter chez le visiteur des interrogations ou des réflexions qui le conduiront peut-être à participer activement au « café philo », où seront débattues des questions ouvertes à propos de trois thématiques. Que penser de la démocratie aujourd'hui ? Les commémorations sont-elles utiles ? Quel serait le lien entre la culture, l'enseignement et la démocratie ? Chacun pourra librement entrer et sortir de l'espace délimité par des panneaux. L'horaire et les thèmes figureront dans un dépliant ainsi que sur une affiche.

Un autre dépliant sera entièrement consacré aux lieux de mémoire sélectionnés. Il comprendra une carte du périmètre liégeois dans lequel ils se concentrent ainsi qu'un tracé pour les relier. Les mêmes informations apparaîtront en grand format dans le local du troisième étage, à hauteur du tableau au-dessus de l'estrade. Par ailleurs, les différents sites seront présentés via un support multimédia qui tournera en boucle.

Le reportage photographique évoquant la chronologie et les temps forts du projet sera exposé sur les panneaux présents à l'entrée du local.

Sur les supports d'information apparaîtra un symbole commun, représentatif du projet *Démocratie, acquise ou en sursis* ? Ce symbole, ce

⁴⁰ Titre inspiré d'une citation de James Hetfield, cofondateur, chanteur et guitariste rythmique du groupe de *thrash metal* Metallica : « J'ai choisi de vivre. Pas juste d'exister. »

sera le poing de résistance qui, depuis l'antifascisme européen d'avant-guerre et, surtout, la lutte d'émancipation menée par Nelson Mandela en Afrique du Sud, est aujourd'hui associé quasi systématiquement à tout mouvement d'opposition.

Nul ne sait où conduira la vague qui jusque-là aura porté le projet. Peut-être terminera-t-elle sa course dans une crique, à clapoter sur un rivage stérile. Peut-être, entraînée par de puissants courants, poursuivra-t-elle sa route. De nouvelles énergies seront alors brassées, qui lui donneront de l'ampleur et lui permettront d'atteindre des horizons que l'on aurait cru inaccessibles.

Mais reprenons-nous. Personne n'a demandé aux participants d'apporter une solution aux problèmes du monde. Si chacun pouvait, dans son lieu de vie et de travail, veiller et agir dès lors qu'il le juge nécessaire, ce serait déjà très bien. Par ailleurs, si le projet *Démocratie, acquise ou en sursis ?* n'a finalement pas remporté le prix Arthur Haulot, il a en tout cas marqué la mémoire de tous ceux qui s'y sont impliqués. Les échanges intergénérationnels autour de thèmes aussi fondamentaux que la résistance ou la tolérance ont été pour chacun le ferment d'une évolution personnelle. Parce que, simplement, la rencontre avec un autre différent de soi construit. Parce que, pour reprendre la formule d'Albert Jacquard, nous sommes faits des liens que l'on tisse⁴¹.

⁴¹ « C'est finalement cela la spécificité humaine. Cela suppose que la rencontre avec les autres ait été le processus essentiel qui nous a permis de devenir chacun nous-mêmes. Cette rencontre des autres, tout le monde sait qu'elle n'est pas facile. Nous avons tous expérimenté que l'autre était inquiétant, dangereux, bizarre et pourtant je dois comprendre que cet autre qui me fait peur est ma source, l'essentiel de toutes mes ressources comme le dit la fameuse phrase d'Arthur Rimbaud "Je est les autres". » Extrait de la conférence *Je suis les liens que je tisse*, d'Albert Jacquard, généticien des populations, lors du 6^e colloque Petite enfance, Lausanne, 28 novembre 2008. Texte disponible sur <http://vivre-ensemble2010.espacedoc.net/jacquard-je-suis-les-liens-que-je-tisse.pdf>, dernière consultation le 7 mars 2015.

Promoteurs et participants

Une initiative du Département des Services sociaux, de Proximité et de la Petite Enfance de la Ville de Liège, avec le soutien de l'ASBL « Centre de Rencontre et d'Hébergement pour Jeunes ».

Les partenaires

L'Athénée Léonie de Waha

Le Carrefour régional et communautaire de Citoyenneté et de Démocratie

L'École supérieure des Arts de la Ville de Liège

Les Territoires de la Mémoire

Les participants

BADEA Grégoria - 16 ans

BODSON Manon - 17 ans

BOILEAU Géry – 81 ans

BRUGMANS Samuel - 16 ans

CATHENIS Francis – 66 ans

DADSEUX Isolde - 16 ans

DESCAMPS Janine

DUHAMEAU Willy – 90 ans

FADHIL Naoual - 18 ans

GENUCCHI Mathias - 15 ans

GERAD Nicole – 68 ans

HELEVEN Camille - 17 ans

HOGGE Charline - 17 ans

JACOB Firmin – 85 ans

KRETTELS Elisa - 15 ans

LEJEUNE Vincent - 17 ans

LELOUP Paulette – 79 ans

LUYKX Joseph – 66 ans

MONCOUSIN Eurielle - 17 ans

NOGA Sonja – 68 ans

PAQUOT Manon - 16 ans

POULIT Danaé - 16 ans

SHIMBA LENGE Irène - 17 ans

TOUMZI Doloresse - 17 ans

THYS Mars - 17 ans

VEGA Esteban - 16 ans

Les intervenants extérieurs

Mesdames Christine Maréchal et Monique Smal, de la Bibliothèque Ulysse Capitaine

Madame France Arets, du C.R.A.C.P.E.

Monsieur Patrick Ansia, Président de l'Association royale Monument National à la Résistance

Mesdames Micheline Baron et Elisabeth Deghay, du club communal des pensionnés de Sainte-Walburge

Madame Leslie Xhoffray, Photographe

Les témoins

Monsieur Henri Kichka, rescapé des camps de concentration

Monsieur Pierre Francis, témoin de l'explosion survenue au carrefour Fontainebleau le 7 septembre 1944 R., ancien détenu du centre fermé de Vottem

Charte d'engagement dans le projet et cahier des charges

En signant ce document, nous, participants au projet intitulé « *Démocratie acquise ou en sursis ?* », nous engageons à :

1. Réaliser en commun un travail de passage de mémoire intergénérationnel dont le fil rouge consiste en une réflexion sur l'état actuel de la démocratie en allant puiser des outils dans le passé liégeois et plus précisément sous l'occupation allemande, avec comme objectifs finaux :

- La construction d'une **carte de lieux de mémoire** et de **commémoration**, connus, moins connus, voire insolites de Liège. Cette carte comportera une ou plusieurs propositions de **parcours à travers la ville de Liège** ainsi que des explications historiques mettant en lumière l'intérêt du lieu visité pour nourrir une réflexion sur la démocratie. Cette finalité sera reprise dans la présente charte sous l'appellation « parcours Liège ».
- L'organisation de **visites commentées du parcours dans Liège**, le jour des portes-ouvertes du 09/05/2015. Une miniature de l'œuvre sera exposée dans le local le jour des portes-ouvertes. Un moyen de transport devra être trouvé afin de rendre le trajet Waha-Citadelle possible.
- La réalisation d'un **parcours réflexif** dans le local 312 de l'Athénée Léonie de Waha qui propose au visiteur de revivre les principales étapes du projet, l'évolution du ressenti du groupe tout au long de l'aventure ainsi que la carte représentant le « parcours Liège ». Cette finalité sera reprise dans la présente charte sous l'appellation « parcours réflexif » afin de le distinguer du « parcours Liège ».
- **L'animation d'un café philosophique**, le jour des portes-ouvertes, autour de thèmes liés à la démocratie.
- Un livret-reportage sur le projet, réalisé par une intervenante extérieure qui participera à chaque étape du projet.

2. Pour parvenir à réaliser ces objectifs concrets, notre démarche sera la suivante :

- Chacun participera **activement** aux **échanges** et aux **visites**. Lors de la journée portes-ouvertes, une répartition claire des rôles sera effectuée afin que chacun puisse contribuer à la présentation du projet vers le public.
- Tous les participants prendront en charge une **partie équitable du travail de recherche** indispensable à la réalisation du projet, notamment pour préparer les visites des lieux de mémoire.
- Chacun à son tour assumera la tâche de **rapporter** les activités vécues en commun ou en plus petits groupes. Ces rapports seront élaborés en concertation lors des moments de mise en commun organisés à la fin de chaque « journée atelier ».
- Si certaines visites se feront en commun, la plupart seront menées en plus petits groupes mixtes (seniors / étudiants / porteurs), **chacun doit donc se munir du matériel adéquat** (appareil photo, smartphone, de quoi noter) qui permette de rendre compte de sa visite lors des séances de mise en commun.

- De manière plus individuelle, un **travail de ressenti** sera réalisé par chaque participant au fur et à mesure du projet. Ce travail servira à alimenter le parcours réflexif.

3. Règles de vie en commun :

- Chaque participant veillera à garder à l'esprit les valeurs-clés de notre établissement tout au long du projet à savoir le **DIALOGUE**, le **RESPECT**, l'**EXIGENCE** et la **CRÉATIVITÉ** dans une optique **collaborative** et **solidaire**.
- Les échanges doivent toujours se faire sur le mode de l'**écoute-active**.
- La **punctualité**, notamment lors des visites extérieures, sera particulièrement importante.
- Après chaque journée atelier, le local mis à disposition par l'établissement sera remis dans un état impeccable par les participants.
- Le matériel mis à disposition par l'école doit être demandé à la fin d'un cycle de journées ateliers et est disponible pour le suivant. Pour les demandes plus particulières (car, impressions...), les délais sont plus long => anticiper !

4. Le planning que nous nous fixons pour mener à bien nos objectifs :

19/11/14	Activités brise-glace, réalisation de la charte
20/11/14	- Première définition des lieux à visiter et répartition du travail de recherche - Intervention de M. Kichka - Visite du parcours « Mémoire » au Mnéma
17/12/14	Travail de recherche sur les lieux de mémoire
18/12/14	Visite des lieux : matinée en groupe, après-midi en sous-groupes Lieux envisagés : Mémorial de la résistance – Avroy (en commun), Parc de la citadelle (en commun), Waha, Académie, Mémorial Dewé, Cimetière de Sainte-Walburge, Centre fermé de Vottem, Place des déportés (Saint-Léonard), Fort de la Chartreuse...
19/12/14	Mise en commun – retour sur la carte
26/01/15	Nouveau « round » de visites ? / Rencontre avec des personnes ressources
27/01/15	- Mise en commun et évaluation à mi-projet - Définition de notre stratégie de communication « Plan comm' » autour de l'inauguration du monument et pour annoncer nos actions lors des P.O. (Flyers ? Réseaux sociaux?)
03/03/15	Diffusion du plan de communication
04/03/15	Finalisation de la carte – envoi pour impression sur support « Dibon »
07/05/15 08/09/15	- Aménagement du local : réalisation concrète du parcours réflexif - Préparation des visites - Inauguration du monument ???
09/05/15	- Visites de l'œuvre / du parcours - Permanence dans le local - Café philo

Grille de lecture des sites

Carte d'Identité :

Titre :			
Nature : (Quoi ?)	Auteur : (Qui ?)	Date de construction : (Quand ?)	Lieu : (Où ?)

1) Technique :

Matériaux utilisés :

Taille :

Forme :

Présence d'un texte (épigraphie) :

Description :

Est-ce un monument / site commémoratif ? Authentique ?

.....

Liés à des événements en particuliers ?

.....

Est-ce que le monument / site est entretenu ?

.....

Est-ce qu'on y fait des commémorations ?

.....

Autres remarques :

.....

2) Ressenti :

Décrire l'atmosphère qui y règne et les sentiments éprouvés (choisir quelques mots clés qui expriment votre ressenti, votre émotion et l'ambiance générale)

.....

.....

3) Analyse :

Origine historique :

.....

.....

Evolution du monument / site dans le temps :

.....
.....

Signification - Symboles - Valeurs véhiculées :

.....
.....

Pourquoi cet endroit ?

.....
.....

Visibilité - Accessibilité :

Le monument / site est-il mis en valeur ? Passe-t-on devant sans s'en apercevoir ?

.....
.....

4) Lien avec le présent :

Quel est l'intérêt du monument / site par rapport au parcours et à la carte ?

.....
.....

Quel lien avec la démocratie ?

.....
.....

Quel lien avec l'actualité ?

.....
.....

En voyant ce monument / site, quelles sont les valeurs qui me touchent, qui m'animent, que je veux transmettre ?

.....
.....



Pass'Plume, 2015

Anne Marie WOLLSEIFEN

00 32 (0)499 22 32 79

info@passplume.be

www.passplume.be

La présente œuvre originale est la pleine propriété du commanditaire. Tous les droits – droit de reproduction, droit de représentation, droit de commercialisation, et plus généralement droits d'exploitation – ont fait l'objet d'une cession qui vaut pour tous territoires et pour toute la durée de protection dont l'œuvre fait l'objet.



– *La liberté d'expression, c'est important... Et aussi celle de pouvoir manifester. Je la trouve bien, moi, cette photo. Tout compte fait, c'est celle-là que je retiens.*

D'un mouvement de la tête, le vieil homme approuve ce choix et remercie l'étudiant dans un sourire. Derrière lui, au mur de cette ancienne classe de musique aujourd'hui réservée au cours de philosophie, s'étale une série d'affiches porteuses de messages percutants : « *Celui qui s'endort en démocratie pourrait se réveiller en dictature* », « *Là où on brûle des livres, on finit par brûler des hommes* ». S'il soulevait les illustrations qui recouvrent la table devant lui, il trouverait gravée dans le bois la phrase de Benjamin Franklin : « *La démocratie, ce sont deux loups et un agneau votant pour ce qu'il y aura à dîner* ». Tout cela, il le sait. Oh oui, il le sait. La vie le lui a appris. Il avait seize ans en 1940...

– *S'il vous plaît ! Serait-il possible de passer maintenant à la mise en commun ?*

Les voix d'Anne et de Sophie suspendent les conversations en cours. Quelques secondes plus tard, on n'entend plus que le raclement des meubles que l'on repousse et des chaises que l'on dispose à nouveau en cercle. Tout redevient comme avant. Tout ? Non. Les places ont changé. Intervenants extérieurs et intérieurs sont maintenant mélangés : le pari de l'intergénérationnel est gagné.

Romaniste de formation, Anne Marie Wollseifen collabore avec des maisons d'édition d'ouvrages juridiques en tant qu'ultime correctrice avant impression. Elle est aussi biographe familiale et met sa plume au service de particuliers désireux de transmettre à leurs proches leurs expériences de vie. C'est à ce titre qu'elle a été chargée par les services Jeunesse et Intergénérationnel de la Ville de Liège d'écrire l'histoire du projet qui, de novembre 2014 à mai 2015, a rassemblé jeunes et aînés autour d'une question essentielle : démocratie, acquise ou en sursis ?

